

PARMI VOUS  
IL NE DOIT PAS EN ÊTRE AINSI  
(Mt 20,26)

**BULLETIN UISG**

**NUMÉRO 152, 2013**

<b>AVANT-PROPOS</b>	<b>2</b>
<b>LE LEADERSHIP RELIGIEUX. PERSPECTIVES POST-VATICAN II</b>	<b>4</b>
<i>Sr Mary John Mananzan, OSB</i>	
<b>L'AUTORITÉ DANS LA BIBLE</b>	<b>18</b>
<i>Prof. Dr. Bruna Costacurta</i>	
<b>COMPAGNIE DE GRÂCE: UNE MÉTAPHORE POUR LA VIE RELIGIEUSE AUJOURD'HUI</b>	<b>29</b>
<i>Sr Mary Pat Garvin, RSM, Ph.D.</i>	
<b>L'EXERCICE DE L'AUTORITE DANS UNE COMMUNAUTE ADULTE</b>	<b>45</b>
<i>Sr Charlotte Sumbamanu, STCJ de Kinshasa</i>	
<b>L'AUTORITÉ DE CEUX QUI SOUFFRENT</b>	<b>59</b>
<i>Sr. Martha Zechmeister, CJ</i>	
<b>ORIENTATIONS POUR LA MISSION DE L'UISG</b>	<b>72</b>
<b>DISCOURS DU PAPE FRANÇOIS</b>	<b>74</b>

Ce numéro du Bulletin de l'UISG a pour objectif de recueillir ce qui s'est dit à la **XIX Assemblée Plénière de l'UISG 2013** (qui s'est déroulée du 3 au 7 mai). C'est l'événement central de l'Union qui, tous les trois ans, permet à toutes celles qui participent d'une même mission de se réunir pour un partage en profondeur de leurs expériences, et pour discerner ensemble la route à suivre à la suite de Jésus, au service du monde d'aujourd'hui.

Cette fois-ci, le thème était un fort avertissement évangélique: «**Il ne doit pas en être ainsi parmi vous!**». Ce verset était une invitation, faite à chacune des participantes, à repenser le rôle de responsable qui lui a été confié par les sœurs de sa congrégation.

Les conférences se sont succédées au rythme d'une par jour, développant une ligne de réflexion sur le thème de l'autorité selon l'Évangile:

1. Un regard sur les 50 dernières années pour avoir un aperçu sur les perspectives apportées par le Concile Vatican II sur la question de l'autorité. **Sœur Mary John Mananzan**, des Philippines, a présenté les principes mis en avant par le Conseil (participation, collégialité, subsidiarité) et les différents modèles d'autorité qui découlent de ces derniers.
2. La deuxième conférence a porté sur le service de l'autorité dans la Bible. Cette présentation a été donnée par **Bruna Costacurta**, italienne, professeur à l'Université Grégorienne. Elle a présenté, avec une grande force d'expression, deux figures bibliques: la figure du roi idéal telle qu'elle est décrite dans le Deutéronome, et celle de la reine Esther comme modèle de force dans la faiblesse, jusqu'au don de sa vie pour son peuple.
3. Après ces deux perspectives, historique et biblique, a été abordée la question centrale de la *mission* de l'autorité. **Sœur Mary Pat Garvin**, américaine, a répondu avec une métaphore très expressive: être une compagnie de grâce (*graced companionship*) à la manière de Jésus, ce qu'elle a explicité comme le fait de provoquer et de libérer l'énergie latente de ses sœurs à la suite de Jésus, et cela par la qualité même des relations établies avec elles.
4. La quatrième conférence, par la congolaise **Sœur Charlotte Sumbamanu**, a souligné deux aspects incontournables aujourd'hui dans l'exercice du pouvoir: les dimensions *communautaire* et *adulte*. Ainsi se trouvent disqualifiés les styles et les stratégies individualistes et ceux qui empêchent le plein épanouissement de la personne.
5. **Sœur Marta Zechmeister**, autrichienne et professeur à l'UCA au El Salvador, a indiqué l'orientation de l'autorité, en présentant de façon persuasive l'autorité de ceux qui souffrent comme une médiation non équivoque de la volonté de

Dieu. C'est un appel pour nous à nous rapprocher de la réalité de notre monde et à remettre en question les puissances qui l'affligent.

Chaque conférence — qui était traduite simultanément en 12 langues différentes — a été suivie par des moments de silence pour la réflexion personnelle, de partage en groupes, et d'un temps de dialogue avec la conférencière. Il est impossible de décrire toute la richesse de vie qui émanait alors des 800 participantes. Quelques «auditrices» attentives ont essayé de capturer le souffle de l'Esprit qui se sentait dans la grande salle de réunion, élaborant à partir de là un rapport intitulé **Orientations pour la mission de l'UISG, 2013-2016**, rapport qui s'efforce d'éclairer la route pour les années à venir.

Il y eut d'autres interventions, ainsi que des communications complémentaires, qui ne peuvent être incluses dans ce Bulletin. Cependant, nous ne pouvons pas ne pas souligner l'importance du dialogue ouvert avec le **Cardinal Braz de Aviz**, préfet de la CICLSAL, qui a répondu avec une grande simplicité et spontanéité aux nombreuses questions des Supérieures Générales. Au-delà de l'intérêt de ce qui s'est dit, il nous laisse l'image indélébile d'un responsable du Vatican en charge de la vie religieuse qui l'apprécie réellement et l'encourage, qui croit en elle, et qui est ouvert au dialogue.

Le 8 mai, l'Assemblée a culminé avec la rencontre des participantes avec le **Pape François**, qui nous a fait don de sa présence et de sa parole dans la Salle Paul VI, juste avant l'audience générale sur la place Saint-Pierre. Il reçut de la part des sœurs un accueil joyeux et une écoute reconnaissante de son message, lequel fut à la fois profond, précis et caractérisé par la nouveauté et la simplicité de son style évangélique.

Dans ce numéro, nous ne pouvons que vous offrir les textes, mais nous ne pouvons pas manquer de mentionner la joie et la dimension d'universalité de cette réunion, l'énergie dans le dialogue, l'espérance d'une nouvelle vie religieuse au service de notre monde... Quelque chose se faisait sentir qui ne venait pas seulement de la bonne organisation de la réunion. Des communautés de sœurs contemplatives à travers le monde, à qui nous avons demandé leurs prières, ont rendu possible la présence palpable de l'Esprit de Jésus.

Deux jours plus tard (les 9 et 10 mai) a eu lieu le **conseil des déléguées de l'UISG**. En plus d'autres fonctions statutaires, il avait pour objectif l'élection du nouveau *Comité Directeur* de l'UISG pour le prochain triennat. La nouvelle équipe est très internationale et semble prête à recueillir l'énergie libérée au cours de l'Assemblée Plénière, à la soutenir et à l'orienter dans les trois prochaines années.

# LE LEADERSHIP RELIGIEUX. PERSPECTIVES POST-VATICAN II

Sr Mary John Mananzan, OSB

*Religieuse bénédictine missionnaire, Sœur Mary John Mananzan est Docteur en philosophie linguistique de l'Université Grégorienne (Rome). Elle est également titulaire d'une licence de missiologie obtenue à la Wilhelmsuniversitaet de Munster (Allemagne).*

*Elle donne des conférences et dirige des séminaires sur la spiritualité éco-féministe-crétionniste, les problématiques de la femme, la mondialisation et l'éducation transformatrice dans plus de 50 pays et participe activement au développement d'une théologie distincte du Tiers-Monde.*

*Original en Anglais*

## Introduction

**L**e 11 octobre 2012, nous avons célébré le 50<sup>e</sup> anniversaire de l'ouverture du second Concile du Vatican. Ce fut véritablement l'un des événements majeurs de l'histoire de l'Église. À la suite de Vatican II, l'Église dans son ensemble a connu des changements révolutionnaires, positifs pour la plupart. Le Concile a suscité des changements et des développements liturgiques, sociaux, culturels et économiques. Christine Moulton de Salt Lake Tribune écrit : « ***Des conciles de ces derniers siècles, Vatican II est considéré comme celui qui a marqué le tournant le plus important, non parce qu'il aurait énoncé de nouvelles doctrines mais parce qu'il a changé les rapports de la foi et du monde moderne.*** (internet : Huff Post :Religion). Il a ouvert les fenêtres de l'Église et laissé entrer l'air frais (certains critiques pensent qu'il a aussi laissé entrer les ouragans). Il a apporté des changements fondamentaux dans la structure et la manière de gouverner l'Église, dans sa relation avec les autres religions et avec le monde. Il ne fait pas de doute que les religieux en général et les religieuses en particulier, ont senti que le puissant impact de Vatican II transformait leur manière de comprendre leur propre identité et leur style de vie.

Bien que Vatican II n'ait pas produit de document spécifique sur le leadership religieux, il a introduit dans différents documents des concepts qui eurent une forte influence sur la perception postconciliaire du leadership religieux.

## **L'influence de vatican II sur la compréhension du leadership religieux**

### **1. Participation**

Il est certain que l'Église reste encore très hiérarchique. Cependant, Vatican II a vraiment essayé d'encourager une plus grande participation des membres de la base. Pour Vatican II l'Église est une « communion » de membres qui partagent une même vision et la mission de convaincre les gens du monde que Dieu les aime, et de désigner le Christ comme le modèle de la manière d'aimer et de servir Dieu. Dans cette Église, les laïcs ne sont plus les spectateurs passifs qu'ils furent pendant longtemps ; ils sont désormais encouragés à être des ouvriers actifs dans la vigne du Seigneur.

Cela demande aux leaders religieux de comprendre autrement leur rôle et leur type de gouvernance. D'un modèle monarchique, fortement centralisé, on est passé, du moins dans certaines congrégations, à une structure plus circulaire et à une ouverture favorisant de se mettre à l'écoute des membres de la base dans la communauté. Le dialogue fut introduit et les assemblées communautaires devinrent une pratique courante. Dans de nombreuses communautés, le terme « supérieur » n'est plus utilisé aujourd'hui, supplanté par des termes tels que « coordinateur », « modérateur », etc. J'utiliserai cependant le mot *supérieur* puisqu'il est encore en usage dans la grande majorité des communautés religieuses.

### **2. La collégialité**

Wikipédia décrit ainsi la collégialité dans l'Église catholique romaine : « La Collégialité se rapporte à la doctrine en usage dans l'Église catholique romaine de considérer que les évêques du monde, pris collectivement (le Collège des Évêques) partagent avec le Pape la responsabilité du gouvernement et le souci pastoral de l'Église. Bien qu'enracinée dans les enseignements anciens, cette doctrine fut exposée de façon explicite par le Concile Vatican II. L'un des principaux changements apportés par le Concile Vatican II fut d'encourager la création des Conférences Épiscopales (conférences des évêques).

Dans le leadership religieux, cela s'exprima par l'adoption d'un processus décisionnel collectif : des supérieures générales avec leurs conseils, des

prieures, des abbesses et des provinciales avec leurs conseils respectifs. En aval, les supérieures locales appellent les assemblées communautaires à discuter et à prendre des décisions par rapport à des problèmes touchant leurs communautés et à leurs différentes formes d'apostolat.

### **3. La subsidiarité**

La subsidiarité est un principe d'organisation qui stipule que les affaires devraient être traitées par l'autorité compétente la plus petite possible, la plus inférieure, ou la moins centralisée. Les décisions politiques devraient se prendre si possible au niveau local, plutôt que par une autorité centrale. (Lew Daly 2010-01-08. « God's Economy ». The Financial Times. Retrieved 2010-01-25). The Oxford English Dictionary définit la subsidiarité comme l'idée qu'une autorité centrale devrait avoir une fonction subsidiaire, exécutant seulement les tâches qui ne peuvent être remplies de manière efficace à un niveau plus immédiat ou local.

Dans le leadership religieux cela signifie que les supérieurs situés en haut de l'échelle laissent les supérieurs qui sont au-dessous de lui décider des choses de leur juridiction et n'interfèrent pas, à moins qu'on s'adresse à eux. Ceci pour empêcher la micro-gestion, démoralisante pour les employés inférieurs et qui constitue une perte d'énergie pour les supérieurs au-dessus. La micro gestion peut également encourager les membres à passer pardessus la tête de leurs supérieurs immédiats et à aller directement à l'autorité supérieure, ce qui nuit à l'ensemble du système.

### **4. Le devoir de rendre compte**

Bien qu'il ne soit pas fait mention spécifique de la nécessité de rendre compte dans les documents de Vatican II, les trois premiers principes - participation, collégialité et subsidiarité - incluent nécessairement la nécessité pour le leader de rendre compte. Ceci s'éloigne du leadership de type monarchie absolue dans laquelle les leaders n'ont à rendre des comptes qu'à Dieu et à eux-mêmes, pas à leurs administrés.

Avec la nouvelle manière de percevoir l'Église comme communauté d'une seule et même vision et responsabilité, Vatican II oblige les leaders religieux à rendre compte à leurs membres. Dans les communautés religieuses, les chapitres généraux et provinciaux comportent les rapports des supérieures majeures à leurs membres, destinés à informer ces derniers de la manière dont elles ont mis en œuvre la mission-vision de la congrégation ou les résolutions/recommandations des chapitres précédents.

## Modèles post-conciliaires de leadership religieux

Je voudrais maintenant décrire en détail trois formes de leadership influencées par les principes décrits ci-dessus et qui plongent leurs racines dans le Concile Vatican II.

### I. Le leadership serviteur

#### A. Origine du terme

Le terme de « leadership serviteur » devint populaire au début des années 1970, immédiatement après la clôture de Vatican II. L'expression « leadership serviteur » et « leader serviteur » sont de Robert K. Greenleaf en 1970. Il a inventé cette expression dans son essai « Le Serviteur leader ». Greenleaf a longtemps travaillé à AT&T et a passé la plus grande partie de sa carrière comme professeur invité et conseiller de gestion pour de nombreuses compagnies, universités, Églises et organismes non lucratifs. En 1964, il créa la fondation internationale à but non lucratif Center of Applied Ethics (Centre d'Éthique Appliquée), renommé en 1985 *The Robert K. Greenleaf Center for Servant Leadership*.

L'idée du « *serviteur leader* », base de son essai, lui fut donnée par la lecture du livre de Herman Hesse *Journey to the East* (Voyage à l'Est). L'histoire raconte le voyage mythique d'un groupe. Le personnage principal nommé Leo, est l'accompagnateur de ce groupe. Il est à son service mais d'une certaine façon, il soutient le groupe par son courage et fait naître en tous un sentiment de bien-être. Tout va bien jusqu'au jour où Leo disparaît ; le groupe se désagrège et le voyage doit s'interrompre prématurément. Le groupe ne peut plus exister sans son serviteur Leo. Après avoir lu cette histoire, Greenleaf eut l'intuition qu'un bon leader est avant tout serviteur. Un bon leader doit d'abord être un bon serviteur. Ceci l'amena à écrire son essai intitulé *Le serviteur leader*. En fait, son idée lui vint aussi de son héritage chrétien et, consciemment ou non, à travers Vatican II :

*Bien qu'il utilise un vocabulaire séculier, sa définition du leadership manifeste de la manière la plus claire sa conviction que les besoins des membres sont sacrés et légitimes, et que l'exercice du pouvoir par les leaders découle du consentement préalable des membres. Très centré sur l'action et les finalités, Greenleaf avait à l'égard de la vie organisationnelle une attitude sabbatique. Comme le Christ qui disait : « Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat », Greenleaf pensait que les institutions devaient être au service des gens. Il avait aussi le sentiment de se trouver au seuil d'un moment historique important, d'un changement de paradigme dans la réponse*

*collective américaine à l'autorité* (Wikipedia, Robert Greenleaf).

### **B. Les racines bibliques du leadership serviteur**

Le concept du leader serviteur a des fondements bibliques. Le mot « serviteur » vient de l'hébreu « *eved* » qui à l'origine signifiait esclave, mais qui évolua pour signifier « à qui on fait confiance ». En Isaïe, ch. 52, le « Serviteur de Yahvé » était identifié comme 1) La nation d'Israël servant Dieu. 2) Le reste fidèle qui sert Dieu dans des temps difficiles et 3) le Messie qui devint le serviteur souffrant.

Dans le Nouveau Testament, Jésus se rattache de lui-même à la tradition des leaders serviteurs et au serviteur souffrant de Yahvé (Luc 4,18-19). En Marc 9,33-35, Jésus attend la même qualité des leaders de son Église : « Ceux qui veulent être les premiers qu'ils soient les derniers, les serviteurs (*diakonos*) de tous ». Et en Jean 13, Il illustre cette exhortation de manière spectaculaire en lavant les pieds à ses disciples, posant le geste par excellence du serviteur.

### **C. Caractéristiques du serviteur leader**

Larry C. Spears, Chief Executive Officer (PDG) du Robert K. Greenleaf Center for Servant Leadership depuis 1990, a dressé une liste de dix caractéristiques qui sont centrales au développement du leader serviteur. J'ai emprunté ses catégories en les adaptant au leader religieux et au contexte religieux. J'ai aussi incorporé quelques idées tirées d'un article de Howard Young : *Rediscovering Servant Leadership* – [Redécouverte du leadership serviteur] (Internet : Assemblies of God : Enrichment journal)

- **Écoute et disponibilité** : en tant que « leaders servantes », les supérieures sont présentes à leurs sœurs non seulement physiquement mais avec tout leur être. Les leaders servantes essaient de développer une écoute active de leurs subordonnées et de les aider à s'identifier avec la décision prise. Les « leaders servantes » doivent être particulièrement attentives à ce qui n'est pas exprimé. Ceci veut dire compter sur sa voix intérieure pour découvrir ce qu'expriment le corps et l'esprit.
- **Empathie** : la « leader servante » essaie de comprendre et de développer l'empathie (de se mettre à la place des autres). Les sœurs ont droit au respect et à l'appréciation nécessaires pour s'épanouir. Le leader ne doit pas se poser en juge des autres mais doit les prendre comme ils sont.
- **Guérison** Pour la « leader servante » pouvoir se guérir elle-même et guérir les autres est une grande force. Elle essaie d'aider les gens à résoudre leurs problèmes et les conflits de relations, parce que son désir est d'encourager et de soutenir le développement personnel de chacun/e. Ceci conduit à créer une atmosphère de communauté dynamique, heureuse,



qui ne craint pas l'échec.

- **Conscience** La « leader servante » doit acquérir une connaissance générale et spécialement une connaissance de soi. Il est capable de dominer les situations en se plaçant d'un point de vue plus intégré, global.
- **Persuasion** Les leaders servantes ne tirent pas profit de leur pouvoir et de leur statut en imposant la conformité aux membres; elles essaient plutôt de convaincre les personnes qu'elles guident. Cet élément distingue très clairement le leadership serviteur des modèles traditionnels autoritaires.
- **Conceptualisation** La pensée de la « leader servante » transcende les réalités quotidiennes. Cela signifie qu'elle a la capacité de voir au-delà des limites de la gouvernance de la communauté au quotidien mais qu'elle a toujours en vue le projet de la congrégation avant même de se l'être vraiment approprié.
- **Prévoyance** La prévoyance est l'aptitude d'anticiper l'issue vraisemblable d'une situation. Elle permet au leader serviteur de prévoir les conséquences pour l'avenir...
- **Administration** Les leaders religieux sont appelés à remplir la mission qui leur est confiée et de conduire leur institut pour le plus grand bien de l'Église et de la société. Le leadership serviteur est en quelque sorte le devoir d'aider et de servir les autres. L'ouverture et la persuasion sont plus importantes que le contrôle.
- **S'engager à faire grandir les personnes** la « leader servante » est convaincue que les gens ont une valeur intrinsèque. C'est pourquoi elle doit favoriser la croissance personnelle, professionnelle et spirituelle des sœurs suivant un plan de formation continue bien construit. Elle favorisera le développement des sœurs naturellement douées, sans craindre leur compétence car elle a une sécurité intérieure et une saine estime d'elle-même.
- **Construire la communauté** La priorité de la « leader servante » est de créer une communauté aimante, priante compatissante. À son tour, sa communauté devrait servir la grande communauté, particulièrement les pauvres et les opprimés.

## II. Leadership partagé

### A. Le concept du leadership partagé

Il est un autre modèle important de leadership postconciliaire qui s'écarte du leadership monarchique, centralisé qui caractérisait de nombreuses communautés religieuses à l'époque pré-Vatican II et que l'on rencontre encore aujourd'hui.

Selon Peter Smith, cette forme particulière du concept de leadership « estime que plutôt que de s'appuyer sur un simple individu, et afin que l'effort soit couronné de succès, il est nécessaire que d'autres membres du groupe assument une part de la responsabilité pour ce qui concerne les problèmes d'identification, de solutions et d'action ».

Ce concept de leadership croit en l'importance de l'individu, il pense que les individus sont intéressés à participer au développement de leur bien-être ; que les individus et les communautés sont capables d'apprendre et de changer, capables d'assumer une responsabilité ; que les individus et les communautés sont aptes à identifier les problèmes dans leur vie, à analyser leur situation ; ils sont capables de parvenir à des solutions alternatives et à agir en fonction de l'alternative choisie ; que les gens peuvent travailler efficacement ensemble pour changer des conditions qui échappent peut-être à leur contrôle individuel ; cette participation communautaire et ce processus de groupe sont en eux-mêmes source de santé (United Way of the Fraser Valley).

### ***B. Eléments de leadership partagé***

Selon Robert Gallagher (2001), dans la vie d'une communauté ou d'une institution il y a trois tâches importantes : 1) Accomplir des tâches 2) Entretenir les relations 3) Pourvoir aux besoins ou aux manques de chaque personne.

Pour accomplir une tâche, il faut qu'il y ait quelqu'un qui commence, qui fasse des suggestions, propose une action de groupe. Quelqu'un doit recueillir les informations et les partager. La communauté est un tissu de relations et elle a besoin de quelqu'un qui s'occupe de faire grandir les relations par ses encouragements, d'exprimer les sentiments du groupe, d'harmoniser, de garder la porte et de fixer des règles. Il faut que quelqu'un veille à ce que le besoin de chaque membre d'être accepté de chaque membre soit satisfait, qu'il ait le sentiment d'être important, d'avoir de la valeur, de l'amitié, etc.

Il n'y a aucune raison pour que ce soit le responsable au sommet qui remplisse toutes ces tâches. C'est la personne la plus apte à faire ces choses qui devrait en être chargée.

### ***C. Objectifs partagés pour un leader qui partage***

À propos de ce que les leaders servantes devraient partager de manière toute spéciale avec leurs collègues ou, s'il s'agit de leaders religieux, avec leurs sœurs ou partenaires laïcs, Phil Van Auken suggère ce qui suit :

- Le POUVOIR - le but de tout leader est de rendre les autres autonomes, de les encourager à être des sources d'idées et de décisions. Ceci présuppose

de la part du leader de se sentir sûr intérieurement.

- **LEURS SENTIMENTS ET ÉMOTIONS** – Les femmes leaders doivent être ouvertes, à la fois pour partager leurs sentiments et écouter ceux des autres. Le leadership ne consiste pas simplement à prendre les justes décisions. Il consiste aussi à aider les gens à découvrir qui ils sont. En manifestant leur propre humanité, elles invitent les autres à être de la même façon, transparentes et vraies.
- **Le TEMPS** – Le temps est un élément précieux et le leader doit décider consciemment d’investir ce temps pour les personnes plutôt que pour des fonctions administratives.
- **LEURS BESOINS PERSONNELS** - Les leaders sauront partager concrètement à bon escient avec d’autres, leurs objectifs, leurs frustrations, les pressions qu’elles subissent de même que leurs besoins. Ainsi la communauté ressentira le besoin de prier pour les leaders et de sentir de réelles affinités avec elles.
- **La CONFIANCE** – Cette confiance permet à deux personnes ou plus de ne pas être d’accord tout en respectant les motivations les unes des autres. C’est le lubrifiant des relations au milieu des frictions et des différences .
- **LES TALENTS ET LES DONNS**. Il est entendu que les leaders doivent partager leurs dons mais ils devront aussi encourager les autres à faire de même. Il faut aider la communauté à comprendre son rôle, la manière de développer et d’utiliser les dons de chacune pour le bien du groupe.
- **LES INFORMATIONS** – Pour prendre des décisions il est nécessaire de partager les informations autant que possible. Les leaders doivent apporter autant d’informations qu’ils en reçoivent. L’atmosphère ainsi créée devrait susciter chez les membres le désir de parler et d’écouter ouvertement et sans crainte.
- **SUCCÈS ET ÉCHECS**- Les leaders ont besoin de parler à la fois de leurs succès et de leurs échecs. Les récits de leurs succès encouragent les autres à continuer à persévérer et faire part de leurs échecs aide les autres à voir le leader comme un être humain qui a des problèmes comme tout le monde.
- **La PRIÈRE** - La prière commune apporte encouragement, empathie. Elle aide à considérer toute sa vie avec les yeux de la foi.

#### ***D. Comment les leaders ruinent la pratique du partage du leadership***

Quelles sont les agissements du leader qui vont à l’encontre des principes du partage du leadership ? Considérer les points suivants :

- **ABUS DE POUVOIR** – Le fait qu’il existe de grands écarts entre le pouvoir

relatif des leaders et celui des membres peut contribuer aux abus. Par elle-même, la privation de pouvoir incite à la corruption et peut fixer les membres de la communauté sur leur influence minimale et par suite les rendre prudents, les mettre sur la défensive, les rendre critiques par rapport aux autres et aux idées neuves. Et cela peut même aller jusqu'au sabotage.

- ACCUMULATION DES PRIVILÈGES - Les supérieures jouissent presque toujours de plus grands privilèges et lorsqu'elles s'attachent à leur pouvoir et à leur statut dans la communauté, ils contribuent à élargir le fossé entre ceux qui sont en vue et ceux qui ne le sont pas.
- ENCOURAGEMENT À LA TROMPERIE - Les supérieures ont plus d'accès à l'information. Les divers modèles de tromperie, que celle-ci prenne la forme de vrais mensonges, de dissimulation ou de déformation de l'information, détruisent la confiance qui lie la supérieure et la communauté.
- INCOHÉRENCE - la diversité des membres, les différents niveaux de relations et les éléments de la situation font de la nécessité de cohérence un des fardeaux éthiques du leadership. Des ombres apparaissent lorsque les supérieures semblent agir de manière arbitraire, injuste et faire preuve de favoritisme.
- MAL PLACER OU TRAHIR LA FIDÉLITÉ - Faire des choix exige de la part des supérieurs de tenir compte de la fidélité à garder envers différentes personnes ou à divers devoirs. Les leaders jettent des ombres quand elles trahissent la fidélité des membres de la communauté
- NE PAS ASSUMER SES RESPONSABILITÉS – Les supérieures agissent de manière irresponsable lorsqu'elles ne font pas les efforts nécessaires pour prévenir les dérapages, ou lorsqu'elles ignorent ou nient les problèmes éthiques, n'assument pas la responsabilité des conséquences de leurs directives, ou bien qu'elles imposent des critères plus élevés aux membres qu'à elles-mêmes.

(Craig Johnson, 2001, cité dans *Shared Leadership* de Michele Erina Doyle et Mark K. Smith 2001 et 2012 sur internet : INFED)

### ***E. Valeurs du leadership partagé orienté vers le service (Vincent Warner, Jr)***

- COLLABORATION plutôt que CONCURRENCE – accorde une grande importance à l'authenticité et à la reconnaissance de ses erreurs
- CAPACITÉ de se mettre de l'autre côté de la barrière – COMPASSION
- DEMANDE DE RENDRE COMPTE mais ne blâme pas. Blâmer c'est étouffer.

Demander de rendre compte offre la possibilité de grandir

- VOLONTÉ DE CHERCHER UN COMPROMIS lorsque c'est approprié ; de plus, il n'éprouve pas toujours le besoin de contrôler le résultat ;
- FAIRE CONFIANCE AUX AUTRES ET LES ENCOURAGER, rend la joie possible . La joie et la gaieté viennent de la conviction que l'on n'a pas toujours raison.
- Le pouvoir a pour but la participation, et non la domination – « Le pouvoir avec », plutôt que « le pouvoir sur »...
- Prendre des risques pour soi-même avec humilité et clarté.

### ***F. Test de vérification de la réalité***

Pour évaluer l'efficacité du partage du leadership, on peut se poser les questions suivantes :

Est-ce que les personnes que l'ont sert

- Grandissent en tant que personnes ?
- Sont en meilleure santé ?
- Deviennent plus libres et plus autonomes ?
- Sont elles-mêmes plus orientées vers le service ?
- Accueillent les moins privilégiés ?

## **III. Leadership religieux et pouvoir - du contrôle à la compassion**

Une autre perspective du leadership religieux à la suite de Vatican II concerne l'usage du pouvoir. Le POUVOIR est la possibilité d'influencer. Il peut être positif ou négatif. Lorsque le pouvoir s'exprime comme force positive, par la valorisation et la correction, il exprime la sollicitude. Quand le pouvoir devient une force négative, par exploitation, manipulation ou domination, il est ressenti comme un contrôle.

Une des composantes clés de la dynamique des leaders qui réussissent est qu'ils renoncent au besoin de tout contrôler ; ils/elles trouvent des manières de rendre les autres autonomes. Dans nos communautés religieuses, la dynamique du pouvoir est aussi présente que dans les institutions séculières. Abus de pouvoir, soif de pouvoir, dépendance [comme d'une drogue], accrochage au pouvoir ne sont pas inconnus dans les communautés religieuses. De fait, une grande part des conflits au couvent relève habituellement d'un problème de relations de pouvoir.

Mais il est également vrai que le fait de faire du bien - cette sollicitude, cette compassion que l'on trouve dans les communautés religieuses - constitue

une grande source d'énergie et de pouvoir.

D'où l'importance pour nous de réfléchir sur la dynamique du pouvoir.

### ***A. Diverses manières de faire usage du pouvoir***

D'après Starhawk, féministe américaine autochtone, il y a diverses manières d'utiliser le pouvoir : « POUVOIR SUR », « POUVOIR DANS » et « POUVOIR AVEC ». Pour elle, le « pouvoir exercé sur » est essentiellement lié à la domination et au contrôle ; le « pouvoir du dedans » est relatif aux mystères qui réveillent les aptitudes et les potentialités les plus profondes ; et « le pouvoir avec » relève du pouvoir social et de l'influence dont les gens font usage entre égaux. Chaque type de pouvoir s'enracine dans un mode de conscience et une perception du monde particuliers. Chacun a son propre langage et sa mythologie et dépend de motivations distinctes.

Une supérieure religieuse fait usage du « pouvoir sur » lorsqu'elle se montre dominatrice et tyrannique, bien consciente « d'être la patronne ». Une autre peut se servir de son autorité pour découvrir les aptitudes latentes en elle-même et chez ses sœurs et développer ces capacités en attente. Ensuite, elle pourra utiliser « le pouvoir avec » pour rassembler les dons et talents de toutes les sœurs en vue du bien de l'institution.

Dans son livre « *The Dynamics of Power : From Control to Compassion* », Michael Crosby étudie le changement de paradigme dans l'usage du pouvoir chez les leaders. Je vais tenter d'argumenter les principaux points du livre (cf. Power Chart). Bien que Michael Crosby n'ait pas écrit le livre exclusivement pour les leaders religieux, il est étonnamment applicable aux leaders religieux dans leur exercice du pouvoir.

### ***B. Le pouvoir comme contrôle***

Lorsque les leaders religieux utilisent leur pouvoir à des fins de contrôle, il repose sur quatre piliers : manipulation, exploitation, coercition et domination. Mais il est d'abord maintenu par la crainte et l'intimidation. Tout exercice de contrôle par la crainte ou l'intimidation est un abus. C'est ainsi que les leaders religieux peuvent abuser des membres consciemment ou inconsciemment. Le cas de l'abus sexuel dans le clergé est bien connu ; on sait comment il est étouffé en jouant sur les craintes des victimes ou en intimidant celles-ci de manière subtile à cause de l'importance de la position des clercs et du respect général dont ils sont l'objet.

De la même manière, dans les communautés religieuses, les supérieures peuvent susciter la crainte et l'intimidation parmi leurs membres, par leurs paroles, leurs actions et leur style d'administration. Les cas d'abus physique sont rares chez les religieuses mais beaucoup peuvent être sujettes à l'abus

verbal. Et ceci dit Crosby, peut être pire encore :

*...l'abus verbal dans une relation peut être plus destructeur que l'abus physique car ceux qui abusent verbalement essaient souvent de détériorer l'image que l'on a de soi et détruire jusqu'à l'estime de soi. Ils trouvent des manières de déchirer l'image que la personne a d'elle-même. Leur but, qu'il soit conscient ou non, est de faire que l'autre se sente impuissant... L'abus verbal n'a même pas besoin de s'exprimer en langage direct. Cela peut arriver lorsque je converse avec quelqu'un qui est plus intraverti et se sent écrasé par mon attitude extravertie. Cela arrive quand je ne donne pas aux autres l'occasion de parler et de partager leurs idées avant que je ne poursuive (Crosby, p. 58).*

Dans une communauté religieuse dont la supérieure est capable d'injures/dépasse les limites les membres connaîtront vite un sentiment croissant de ressentiment, de colère et de mécontentement. Cela peut conduire à des éclats ou bien à une attitude d'agressivité passive, ou encore à un conflit ouvert. Lorsque la situation se prolonge elle peut même entraîner des maladies psychosomatiques dans la communauté. Il peut aussi en résulter une perte de vocations, soit parmi les membres qui quittent la communauté ou bien par l'incapacité d'attirer des vocations religieuses.

### **C. Le pouvoir comme sollicitude et compassion**

Une supérieure peut se convertir et user de son pouvoir non pas comme moyen de contrôle mais pour manifester sollicitude et compassion. Mais ceci présuppose une perception intérieure des effets de l'usage du pouvoir comme moyen de contrôle. Michael Crosby nous livre son expérience personnelle :

*Lorsque je finis par comprendre que j'avais utilisé le pouvoir de manière destructrice, et d'avoir ruiné mes tentatives d'apporter le changement que je désirais tant, en particulier dans mes efforts pour influencer mes collègues de travail et obtenir qu'ils changent leur manière de travailler, ou pour des gens proches de moi de s'engager dans le changement social, je compris qu'il fallait que ce soit moi qui change ; sinon, je me contenterais de renforcer précisément le contrôle, l'abus, le conflit et la violence que je voyais soi-disant chez l'autre mais pas en moi-même ». (Michael Crosby, p. 89)*

La supérieure convertie devra abandonner la dynamique de contrôle, et prendre la voie de la SOLLICITUDE dans sa vie personnelle, communautaire, institutionnelle et dans ses autres relations. Au sujet de la relation entre sollicitude et pouvoir, Crosby écrit ceci :

*S'il est vrai que le pouvoir n'est jamais neutre – force adjuvante ou blessante, qui vivifie ou démobilise-, et que nos manières de nous influencer les uns les autres nous conduisent soit à nous dominer*

*mutuellement ou à nous rendre mutuellement autonomes, alors la sollicitude, est tout simplement la première exigence de toute relation positive, juste ou bonne. Puisque une relation quelle qu'elle soit implique un pouvoir, la manière de traiter avec les autres et de nous influencer mutuellement dans nos relations est cruciale pour que nos attitudes vis à vis des autres soient positives, droites et bonnes. Et puisque la sollicitude sous la forme du respect devient l'exigence centrale de telles relations, c'est elle, au cœur de la condition humaine qui permet que nos relations soient constructives à tous les niveaux. C'est pourquoi notre « première obligation et qui ne cessera jamais » est de manifester notre sollicitude en allant à la rencontre de l'autre.*

La sollicitude se manifeste à la fois par des encouragements authentiques et par la correction et la mise au défi qui font grandir. ÊTRE VALORISÉ est un besoin fondamental de tout être humain. Tout le monde a besoin de se sentir estimé, chacun a besoin de se sentir respecté et honoré, de se sentir mis en valeur, de valoir quelque chose. Nous avons besoin que d'autres personnes importantes dans notre monde nous dise que nous comptons. Et une fois que nous nous savons reconnus alors, l'autre manifestation authentique de l'attention que sont la CORRECTION ou le DÉFI peut entrer en jeu. Les supérieures qui n'ont pas le souci de corriger ou de stimuler les membres ne s'en préoccupent guère. Mais la correction doit reposer sur le respect authentique et la mise en valeur pour être efficace. Cela aura pour effet de faire grandir la LIBERTÉ et la CONFIANCE. Dans le cadre de la valorisation et de la correction, les gens sentent qu'ils peuvent être libres de dire ce qu'ils pensent et sentent, et à partir de là, être libres d'être « ce qu'ils sont ». Ceci fait d'elles des personnes autonomes. La CONFIANCE est cette dynamique qui se transforme en une relation d'où sont bannies la peur et l'intimidation, où les gens se sentent autonomes, chacun étant pris en considération. La confiance est la condition nécessaire pour établir toute saine relation. (106)

Dans ce climat de confiance et de liberté, les membres d'une communauté deviennent autonomes et guérissent de leurs blessures passées. LORSQUE NOUS SOMMES GUÉRIS NOUS DEVENONS CAPABLES DE RÉFLEXION CRÉATIVE, DE SENTIMENTS POSITIFS ET D'ACTION CONSTRUCTIVE. L'esprit de compétition est alors supplanté par la collaboration pour réaliser la mission-vision des institutions, créant une atmosphère de paix, d'amour et de COMPASSION. Ceci, écrit Crosby devrait s'étendre au-delà de nos communautés jusqu'à se communiquer à la grande société.

*La COMPASSION est le pouvoir et la force de l'amour libéré, sans exceptions ni frontières, qui cherche à envahir notre univers. C'est un souci de rendre les gens autonomes qui devient universel. Il consiste à travailler à faire disparaître les injustices autour de nous, par des cercles de plus*



*en plus larges de justice et de miséricorde jusqu'à embrasser le monde entier, et avec une telle sollicitude que nous travaillions non seulement pour soulager ses peines mais que nous essayions aussi de rendre autonomes ceux qui sont bafoués, afin qu'ils puissent marcher librement à l'avenir.*

Nos communautés religieuses peuvent elles aussi être des instruments de paix pour la société et conduire le monde par la voie de la COMPASSION.

## **Conclusion**

Le thème de notre Assemblée est : PARMIS VOUS IL NE DOIT PAS EN ÊTRE AINSI. Ces mots de Jésus et sa façon d'agir allaient faire contraste avec la manière du monde de comprendre le pouvoir et l'autorité qui consiste à dominer, à opprimer et à regarder les gens de haut. Comment cela devrait-il donc être ? Nous avons montré la manière dont Vatican II, s'inspirant des paroles et de l'exemple de Jésus, avait mis en évidence les valeurs alternatives pour le leadership religieux, et comment il influença les trois modèles de leadership post conciliaires que j'ai décrit, à savoir : *le leadership serviteur, le leadership partagé et le leadership de la sollicitude et de la compassion.*

Puissions-nous donc, en étant des leaders religieux selon l'esprit du Christ, contribuer à créer un réseau de relations de compassion qui s'agrandisse toujours plus, jusqu'à former un cercle cosmique d'amour et de compassion.

## L'AUTORITÉ DANS LA BIBLE

Prof. Dr. Bruna Costacurta

*Bruna Costacurta est née à Rome en 1946. Après avoir étudié la théologie à l'Université Pontificale Grégorienne, elle a obtenu son doctorat en études bibliques à l'Institut Biblique Pontifical de Rome. Professeur d'exégèse de l'Ancien Testament et directrice du département de théologie biblique à la Faculté de Théologie de l'Université Pontificale Grégorienne. En plus de l'enseignement, elle travaille à la diffusion et à l'étude de l'Écriture Sainte en Italie et à l'étranger. Membre du Conseil Présidentiel de l'Association Biblique Italienne, elle fait également partie du Groupe National d'Experts pour la branche Apostolat Biblique de la CEI.*

*Original en italien*

« Il ne doit pas en être ainsi parmi vous » : ces paroles de l'Évangile ont été choisies très à propos comme thème principal de cette Assemblée qui veut se pencher sur le thème « service de l'autorité. » Ce sont les paroles prononcées par Jésus en réponse à la demande de la mère des fils de Zébédée, qui désirait voir ses fils s'asseoir à sa droite et à sa gauche. Se tournant vers les autres apôtres, scandalisés par cette demande, Jésus leur dit :

*« Vous savez que les chefs des nations règnent sur elles, et leurs chefs les oppriment. Il ne doit pas en être ainsi parmi vous, mais si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur, et celui qui voudra être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave. Comme le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude. » (Mt 20,25-28)*

L'exercice du pouvoir, au lieu de contribuer à la croissance et au bien commun, se transforme souvent en harcèlement, en une démonstration de supériorité et un désir de dominer et d'opprimer qui tend à rendre l'autre esclave, à l'humilier, à l'amoindrir et lui faire violence. Mais parmi les disciples de Jésus il ne peut en être ainsi, et au sein des communautés qui marchent à sa suite il n'y a pas de place pour le pouvoir, mais seulement pour cette forme d'autorité qui est un service d'amour, entièrement à la disposition de l'autre, un don de notre vie à ceux que Dieu nous confie afin que nous soyons pour eux des exemples et des soutiens sur le chemin ardu de la sainteté.

L'Écriture Sainte nous offre de nombreuses figures d'autorité pour nourrir notre réflexion sur cette question. Pour cette présentation, je me bornerai à deux passages. Le premier, que j'exposerai brièvement, se trouve dans le Deutéronome. C'est la figure idéale du roi, l'autorité ultime dans l'ancien Israël. Puis je m'arrêterai plus longuement sur un personnage paradigmatique, la reine Esther, qui accomplit sa royauté dans la décision de donner sa vie pour les siens. Nous allons donc commencer par réfléchir sur le texte de la Loi, la Torah, qui nous dévoile un chemin de sagesse et une histoire particulièrement riche en éléments qui se rapportent à notre sujet. C'est un livre qui montre comment il est possible de vivre selon le chemin de sagesse indiqué par la Torah.

## 1. Le roi idéal: une autorité sans puissance

Dans Deutéronome 17, versets 14 à 20, la Loi définit la figure du roi idéal voulu par Israël et donné par le Seigneur: un roi qui ne doit pas, par sa puissance, remplacer la royauté de Dieu, mais qui doit plutôt être une médiation de la présence du divin au milieu de son peuple. Le texte dit:

*Lorsque tu seras entré dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne, lorsque tu le posséderas, que tu y auras établi ta demeure, et que tu diras: Je veux mettre un roi sur moi, comme toutes les nations qui m'entourent, tu mettras sur toi un roi que choisira l'Éternel, ton Dieu, tu prendras un roi du milieu de tes frères, tu ne pourras pas te donner un étranger, qui ne soit pas ton frère.*

*Mais qu'il n'ait pas un grand nombre de chevaux ; et qu'il ne ramène pas le peuple en Égypte pour avoir beaucoup de chevaux ; car l'Éternel vous a dit : Vous ne retournerez plus par ce chemin-là.*

*Qu'il n'ait pas un grand nombre de femmes, afin que son cœur ne se détourne point ; et qu'il ne fasse pas de grands amas d'argent et d'or.*

*Quand il s'assiéra sur le trône de son royaume, il écrira pour lui, dans un livre, une copie de cette loi, qu'il prendra auprès des sacrificateurs, les Lévites.*

*Il devra l'avoir avec lui et y lire tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre l'Éternel, son Dieu, à observer et à mettre en pratique toutes les paroles de cette loi et toutes ces ordonnances ; afin que son cœur ne s'élève point au-dessus de ses frères, et qu'il ne se détourne de ces commandements ni à droite ni à gauche ; afin qu'il prolonge ses jours dans son royaume, lui et ses enfants, au milieu d'Israël.<sup>1</sup>*

Choisi par Dieu, établi dans une relation de dépendance avec Lui, le Roi doit vivre de la foi selon les critères du Seigneur, conscient d'être l'objet d'une affection particulière, d'une élection qui n'est pas le résultat de sa capacité et

de son initiative propre mais un don gratuit de la miséricorde de Dieu.

Comme le dit l'Écriture, son cœur ne doit pas se remplir de superbe (cf. verset 20.) L'autorité qui lui est donnée pour gérer les affaires de son peuple ne doit pas être sous le signe du pouvoir, comme il en va des rois des « nations qui sont autour » (v. 14) : il est un frère, et en signe de solidarité avec le peuple il doit exercer sa fonction comme un service adressé à ceux qui sont ses frères. Il doit donc laisser de côté les possessions et les apparences des formes habituelles du pouvoir. Par conséquent, il doit posséder un petit nombre de chevaux (utilisés jusqu'ici pour symboliser la guerre et la puissance militaire), de femmes (souvent utilisées comme moyens d'alliance avec les autres peuples, donc comme instruments du pouvoir politique, en même temps qu'elles incarnent le danger d'absorption par Israël des idéologies et des religions païennes), et enfin peu d'argent et d'or (une certaine modération dans la puissance économique.)

Les traits typiques de la puissance sont ainsi remis en question afin d'indiquer le chemin à suivre pour bien exercer l'autorité: lire tous les jours la Loi, la Parole de Dieu, et s'y conformer dans une attitude de dépendance et d'obéissance fait du roi un serviteur du Seigneur, ainsi en mesure de servir les personnes à sa charge. Le pouvoir ne peut exiger l'obéissance que si lui-même se vit dans l'obéissance.

La figure typique de ce roi « selon le cœur de Dieu » (1Samuel 13,14) c'est David, le plus jeune fils de Jessé, le petit choisi par le Seigneur parmi tous ses frères, tiré de son occupation, qui est d'être le berger du troupeau de son père, pour devenir le « Berger d'Israël » (cf. 2S 5, 1-2 ; Ps 78, 70-72). David est le nouveau pasteur qui, à la différence de la figure de Saül, le roi guerrier, refuse les armes de la puissance face au géant Goliath, leur préférant à la place une fronde et quelques cailloux provenant d'un cours d'eau, les faibles armes du pasteur qui va à la rencontre de l'ennemi redoutable avec la confiance tranquille qui vient de la foi dans le Seigneur (cf. 1Samuel 17).

Dans l'épisode de la bataille avec les Philistins, deux formes très différentes de royauté sont mises face à face, mais la royauté fondée sur la puissance et marquée par l'abus de Saül doit céder la place à celle du roi berger qui est prêt à sacrifier sa vie pour son peuple et qui met sa confiance, non dans la force des armes, mais dans la présence salvifique de Dieu: c'est la véritable royauté et par conséquent le véritable exercice de l'autorité qui est service et don de sa vie pour ses frères.

Tout cela nous introduit à notre deuxième point, qui est la figure d'Esther, la reine faible et sans défense qui se révèle dans toute sa force royale quand elle décide de risquer sa vie pour le salut de son peuple.

## 2. La reine Esther et la force de la faiblesse

Le livre d'Esther, écrit en hébreu mais avec de nombreux ajouts en grec, est un récit de type légendaire qui sert à expliquer l'origine de la fête de Pourim. Fondée sur l'expérience, faite par le peuple d'Israël, d'être libéré par Dieu d'un danger mortel, il met en scène une jeune femme juive, Esther, qui possède quelques caractéristiques communes avec la grande figure de Moïse, lui-aussi un instrument de salut pour Israël. C'est une histoire qui nous enseigne à vivre l'autorité, à la fois en montrant, de façon négative, les conséquences destructrices d'une mauvaise utilisation du pouvoir et, de façon plus positive, l'utilisation "juste" du pouvoir, qui défend et soutient la vie.

Je voudrais donc maintenant retracer l'histoire de ce livre en mettant en lumière et en interprétant certains des aspects les plus importants. Nos points communs de référence seront les textes grec et hébreu.

Le texte hébreu commence par une description d'un grand banquet donné par le roi Assuérus à tous ses princes et ses ministres. La puissance et la richesse du roi de Perse se manifeste dans cette fête avec toute leur opulence: c'est un temps d'auto-glorification, typique de la royauté mondaine, d'une durée de 180 jours, suivis par 7 jours de fête pour tout le peuple. Pendant ce temps, Vasti, la reine, femme d'Assuérus, offre un banquet pour les femmes. Mais quand Assuérus l'envoie chercher, désireux qu'il est de montrer à ses hôtes la beauté de sa femme, celle-ci refuse de venir.

La colère du roi est grande et, sur l'avis de ses conseillers, il décide de la faire déporter: Vasti n'a pas voulu paraître en sa présence, elle a désobéi à son ordre, soit: elle ne viendra plus jamais. Une autre deviendra reine.

Ainsi commence la recherche d'une nouvelle épouse pour le roi Assuérus. C'est alors qu'entre en scène un certain Mardochée qui avait une parente nommée Esther qu'il a élevée comme sa fille adoptive, car elle était orpheline. Dotée d'une grande beauté, elle est choisie avec d'autres jeunes filles pour être présentée au roi. Assuérus succombe à son charme: c'est elle qui sera désormais la nouvelle reine, et il y aura en son honneur une grande fête de sept jours.

Esther se rend à la cour, dans une attitude de soumission, et se soumet à la préparation épuisante de 12 mois qu'on lui impose, avec force onguents et parfums, avant de pouvoir être présentée au roi. Elle obéit en toute chose. Mais en réalité, avec tant de docilité, elle va changer le destin de son peuple.

Il est intéressant de comparer les types très différents d'Esther, la soumise, et Vasti, la rebelle. Cette dernière pose un acte révolutionnaire, par lequel elle remet en cause le pouvoir, en refusant de se laisser exhiber, et par là elle suscite notre sympathie. Cependant, nous ne pouvons pas interpréter son attitude avec nos catégories modernes ou féministes. L'attitude de Vasti est présentée dans

le texte de façon négative, comme la transgression de l'ordre établi par la loi. Je pense malgré tout que l'on peut voir une certaine ironie dans l'histoire: une femme qui met sens dessus dessous un empire gigantesque et puissant comme l'Empire perse! Quelque chose de semblable se trouve aussi chez les sages-femmes égyptiennes du livre de l'Exode. Elles refusent en effet d'obéir à l'ordre de Pharaon, lui opposant des arguments irréfutables: elles ne peuvent tuer les enfants à la naissance, car ils sont déjà nés lorsqu'elles arrivent, du fait que les femmes juives sont si pleines de vitalité qu'elles accouchent plus rapidement que les femmes égyptiennes. Et le puissant Pharaon, qui ne s'y connaît guère en matière d'accouchement et de naissance, doit leur faire confiance, annuler son ordre et le remplacer par un autre (cf. Ex 1, 15-22).

Vasti joue cependant un rôle charnière dans l'intrigue, en permettant, par sa désobéissance, l'entrée du personnage d'Esther. Quelque chose de similaire se produit ensuite avec le caractère de Mardochée, dont le refus de s'incliner devant Haman, le plus haut dignitaire de la cour, fait évoluer l'histoire jusqu'au risque d'extermination. Mais Mardochée refuse par obéissance à Dieu, tandis que pour Vasti il s'agit d'une revendication personnelle.

En comparaison, Esther est un personnage foncièrement positif, qui n'a jamais d'attitudes de revendication personnelle, mais qui au contraire se laisse guider par la responsabilité envers son peuple, et c'est cette attitude qui conduira au salut. Esther se laisse apparemment intégrer au système, mais en réalité elle va le faire éclater de façon spectaculaire. Cela nous montre que la transgression réelle est l'obéissance au plan de Dieu et le fait de porter l'amour jusqu'à ses extrêmes conséquences. Et c'est par obéissance qu'Esther se "prépare" pour son rôle de reine, et garde cet honneur en silence.

Le récit de l'arrivée d'Esther à la cour insiste sur le fait qu'elle gardait le silence sur ses origines juives (voir 2, 10-20), ce qui va être important dans la suite de l'histoire. Le lecteur, en effet, sait ce que ni le roi ni Haman ne savent. Le mal ne connaît pas la vérité, et celle-ci, en se révélant, va remporter sur lui la victoire. Mais le silence d'Esther a une autre valeur narrative: dans un état de réification apparente du corps, en se laissant docilement oindre et parfumer pendant une année entière, Esther met son identité en lieu sûr et, en la cachant aux étrangers, elle parvient en quelque sorte à ne pas se livrer totalement dans leurs mains. Elle reste une juive, fidèle à son histoire et à son peuple d'appartenance, et ce sera pour le bien de son peuple, le moment venu, qu'elle sera prête à se sacrifier.

Après une brève parenthèse sur le récit du complot contre le roi déjoué par Mardochée (cf. 2, 21-23), on lit la description de Haman avec sa soif immodérée de pouvoir: tous doivent s'agenouiller et se prosterner devant lui, mais Mardochée refuse, non par orgueil, comme il l'a affirmé dans sa prière au Seigneur, mais

pour « ne pas mettre la gloire de l'homme au-dessus de la gloire de Dieu » (cf. 4, 17 d-e).

Haman a entendu et il sait que Mardochée est Juif. Il décide donc de se venger sur tout son peuple (cf. 3, 5-6). C'est la dynamique perverse du pouvoir, avec cette disproportion totale entre l'infraction reprochée et la réaction qu'elle provoque: vous décidez de détruire tout un peuple parce que l'un d'entre eux n'est pas à genoux.

Mystère d'un peuple qui n'est pas seulement une unité ethnique, mais dont l'identité profonde et la cohésion interne sont fondées sur l'élection de Dieu, et dans laquelle l'appartenance et la solidarité entre les membres sont vécues au plus haut degré. Mystère, aussi, de la dramatique du mal et du salut. Que l'on se rappelle Paul aux Romains: « Si par l'offense d'un seul la mort a régné par lui seul, à plus forte raison ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice régneront-ils dans la vie par Jésus Christ lui seul. » (Rm 5, 17) Mais dans le livre d'Esther la ruine n'est pas causée par le péché, mais par la fidélité à Dieu, cette même fidélité qui sauvera par la suite ceux qui ont été condamnés à mort. Nous sommes dans le problème de la souffrance du juste: Mardochée doit souffrir la persécution pour un acte de justice, et avec lui tous ceux de son peuple.

A cause des intrigues de Haman et de ses fausses accusations devant le roi, on publie donc un décret d'extermination, dont la date est décidée au sort (Pourim: cf. 3, 7). Le roi Assuérus confie à Haman lui-même l'exécution du massacre. Les accusations soulignent la différence d'Israël, qui est vue comme un danger. Israël est une nation dont les lois sont différentes de celles des autres nations, et qui n'observe pas les édits du roi. La loi de Dieu donne des références différentes, des critères qui peuvent paraître subversifs. L'échelle des valeurs n'est plus la même, et cela transforme la vie concrète: « Il y a dans toutes les provinces de ton royaume un peuple dispersé et à part parmi les peuples, ayant des lois différentes de celles de tous les peuples et n'observant point les lois du roi. Il n'est pas dans l'intérêt du roi de le laisser en repos. », dit Haman à son souverain (3, 8), ce qui sera fortement réaffirmé dans l'édit d'extermination (voir 3, 13 d-g). La fidélité à Dieu rend différents, étrangers, à tel point que l'on est vu, comme c'est le cas dans cette histoire, comme quelque chose qu'il faut éliminer.

La réaction de Mardochée et des siens est immédiate et proportionnée à la situation dramatique: les vêtements déchirés, la cendre, le jeûne, les pleurs. Ce sont des gestes douloureux de deuil, par lesquels la mort est comme anticipée, des gestes qui disent l'angoisse en même temps qu'ils implorant Dieu de libérer son peuple de tant de tragédies. Israël semble devoir disparaître définitivement, il est condamné, voué à la destruction, et cela à cause de sa

fidélité à Dieu. Il n'est pas rare que, dans l'Écriture, l'appartenance à Dieu et sa bénédiction deviennent cause de persécution, voire de mort, comme en Égypte à l'époque de l'Exode: le peuple est devenu nombreux, selon la promesse faite à Abraham, la bénédiction du Seigneur est visible, mais cela est perçu par les autres comme dangereux, provoquant de leur part les persécutions et une volonté d'anéantissement.

La nouvelle du malheur qui s'est abattu sur Israël parvient jusqu'à Esther par Mardochée, qui lui envoie un appel à l'aide désespéré, lui demandant d'aller intercéder auprès du roi pour son peuple: « Rappelle-toi l'époque où tu étais pauvre et nourrie par mes mains. Voici que Haman, qui s'est hissé au deuxième poste après le roi, a parlé contre nous pour nous tuer. Invoque le Seigneur et va parler au roi en notre faveur, afin que nous soyons libérés de la mort. » (4, 8 )

Esther lui oppose des difficultés apparemment insurmontables: nul ne peut entrer auprès du roi sans y être appelé, sans quoi il risque la mort. Mais la réponse de Mardochée met sa fille adoptive en face de la vérité: « Ne pense te sauver seule, parmi tous les Juifs, du fait que tu habites dans le palais. Car si tu gardes le silence en cette circonstance, l'aide et la délivrance adviendront pour les Juifs par un autre moyen, mais tu périras avec la maison de ton père. Qui sait ce n'est pas en vue de cette heure que tu as été élevée au rang de reine?» (4, 13-14). Ce sont des mots pleins de souffrance, des mots en apparence sévères, mais qui, en réalité, expriment l'amour. L'amour ne se manifeste pas dans un désir de protection, qui encouragerait une attitude égoïste ou lâche et défaitiste. L'amour, y compris celui de ceux qui ont des responsabilités envers les autres, devrait aider à aimer, jusqu'au péril de leur vie s'il le faut.

La voie du salut vient de la solidarité, et Esther accueille les paroles de Mardochée et accepte de périr. Elle ne pense plus au danger ni n'essaye de se sauver: le salut de son peuple est maintenant une priorité: « j'entrerai chez le roi, malgré la loi ; et si je dois périr, je périrai. » (4, 16)

Ce qui se passe à ce moment dans la vie d'Esther, c'est l'acceptation consciente de sa propre histoire et de son identité comme découverte de sa vocation. L'appartenance d'Esther au peuple juif marque son destin: l'acceptation que la réalité de son corps, sa vie concrète et son histoire personnelle font partie intégrante de l'histoire du salut. Et maintenant que Israël est arrivé à l'heure du danger, Esther reprend possession de son passé et devient une vraie reine (non des Perses, mais d'Israël), elle accepte courageusement la mort pour que son peuple puisse continuer à vivre.

Esther devient adulte et exprime sa maturité en devenant responsable de l'autre et atteint dans cette acceptation, qui est obéissance à sa vérité propre, sa pleine stature personnelle. Le fait d'être juive et reine de Perse s'accomplit



dans le don de sa vie, dans une autorité qui est service et moyen de salut.

Même Moïse, guide élu d'Israël en sa fondation, était ainsi divisé entre deux peuples, fils d'une mère juive et élevé par une mère égyptienne, lui-aussi a dû garder le secret douloureux de son identité, et cela dans un contexte d'extermination. Tous deux vivent à la cour des étrangers, et sont attirés par eux vers des lieux de pouvoir. Et c'est là qu'ils sont appelés à reconnaître leur origine. Ils sont témoins de la violence (Esther sait l'extermination voulue par Haman, Moïse assiste au mauvais traitement imposé à un Juif par un Égyptien), mais Moïse réagit avec la violence et le meurtre de l'Égyptien, tandis qu'Esther au contraire accepte sa propre mort. Les deux ont peur (Moïse s'enfuit, Esther s'évanouit devant le roi), et à la perspective d'affronter le dangereux souverain, Moïse comme Esther s'est d'abord opposé, pour accepter ensuite d'y aller, embrassant l'exposition à la mort comme faisant partie de l'obéissance à Dieu. Tous deux sont d'une beauté qui joue en faveur de la vie, Moïse est beau, et c'est pourquoi sa mère ne veut se résoudre à le faire mourir; Esther est belle, et c'est pourquoi Assuérus ne la condamne pas à mort. Enfin, pour l'un et l'autre se dévoile un mystère de fertilité et de maternité: Moïse, le nouveau-né condamné à mort, est reçu par la fille de Pharaon et la rend mère (elle qui n'avait pas de lait pour nourrir un bébé), tandis que Esther devient vraiment mère du peuple (la voici, la vraie royauté) quand elle accepte de mourir pour lui.

Dans le texte grec, avant qu'Esther ne se rende chez le roi, se trouvent les prières de Mardochée et de sa fille adoptive (voir 4, 17 a-z): face à la mort, elle se tourne vers le Dieu de la vie pour être sauvée. Il ne s'agit pas pour elle d'abdiquer son initiative propre, car elle fait également appel à ses propres ressources (Esther est toujours la reine, ce qui la met dans une position privilégiée qui peut être très utile), mais toujours dans la conscience que Dieu seul peut venir à son aide et opérer la libération, même s'il passe pour cela par une médiation. C'est un équilibre difficile entre l'initiative propre et l'abandon au Seigneur, et un test continu pour tous les croyants. Et la prière en est la synthèse: l'homme est en jeu et il est actif, mais s'il agit c'est pour demander à Dieu d'accomplir son dessein de salut.

Dans la prière d'Esther, l'angoisse est profonde et marquée par des gestes de pénitence et de deuil: elle enlève les signes de sa royauté et revêt ceux de la mort imminente. Esther est prête à mourir, mais elle veut en être libérée, sa demande d'aide est pathétique et urgente, elle insiste sur le danger mortel et la solitude. La reine avoue sa faiblesse et son impuissance, Dieu doit la prendre en pitié et intervenir.

Elle rappelle au Seigneur qu'il est le Dieu fidèle, qu'il a choisi Israël, et qu'il ne peut permettre que soit « fermée la bouche de ceux qui le louent. »

Esther demande donc à Dieu de sauver son peuple. Elle va entrer dans l'antre du "lion", elle répète qu'elle est seule, et que seul Dieu peut l'aider. La solitude accompagne souvent le service de l'autorité, mais ceux qui sont appelés savent que le Seigneur ne les abandonne pas.

Esther rappelle aussi à Dieu sa propre fidélité: elle ne s'est pas souillée, elle a seulement souffert, en la détestant, sa condition de reine parmi les Gentils. Elle est restée fidèle au choix de Dieu, avec toutes les exigences que cela implique. Et maintenant, elle demande au Seigneur de se manifester pour ce qu'il est: le Dieu d'Abraham, qui libère et qui sauve.

Dans sa prière, même angoissée, il y a une conscience et une confiance inébranlables que Dieu l'écoute. Esther n'a que Lui, Il ne peut pas l'abandonner. Avec cette force seule, celle de la foi, Esther va à la rencontre de son destin.

Lorsque notre protagoniste est présentée au roi, elle apparaît dans toute sa beauté mais aussi dans toute sa faiblesse. Esther craint la réaction du souverain puissant et colérique, l'émotion et la peur pour sa vie prennent le dessus, les forces lui manquent et elle s'évanouit. Mais Dieu, comme dit le texte grec, « adoucit l'âme du roi » qui apaise immédiatement sa colère, et soucieux de la santé de sa femme, la rassure en lui disant qu'elle ne souffrira par les conséquences de son acte et qu'elle ne mourra pas ( cf. 5, 1 a-f).

Dans la figure d'Esther qui, bien qu'elle soit assaillie par la peur, est prête à donner sa vie pour son peuple, se manifeste le sens de la vraie royauté. L'intercession et le fait de prendre sur soi la souffrance des autres sont les composants essentiels de l'autorité réelle. Esther a risqué sa vie parce qu'elle est chargée de la souffrance du peuple auquel elle appartient et dont elle se sent responsable. L'exercice du pouvoir est un service apporté « jusqu'à la fin. » (Jn 13, 1)

Encore une fois, comme nous l'avons mentionné précédemment, la figure d'Esther peut être comparée à celle de Moïse, qui vient également se présenter à Pharaon, au risque de mourir, et qui devient ainsi le chef et le guide d'Israël, assumant un rôle de médiation dans sa relation avec Dieu.

Quant à Esther, elle s'évanouit à nouveau (voir 5, 2 a,b). Elle est reine, mais elle est écrasée par le poids qu'elle doit porter, et cela se manifeste dans son évanouissement. La faiblesse n'a pas à craindre, et ceux qui ont le pouvoir ne doivent pas avoir peur de l'admettre. Cette fois, Assuérus, encore plus bouleversé en face de son épouse qui s'évanouit, lui propose de lui donner tout ce qu'elle veut, même la moitié de son royaume.

Mais la demande d'Esther est infiniment plus modeste: elle demande seulement que le roi, avec Haman, participe à son banquet. Puis, au cours du banquet, quand Assuérus réitère sa proposition de lui donner ce qu'elle désire,

elle exige encore un autre banquet le lendemain, avec le roi et Haman. Le lecteur, à ce stade, est perplexe: qu'attend donc Esther? Pourquoi n'aborde-t-elle ouvertement le problème? Pourquoi retarder le moment de la demande réelle? A-t-elle peur de se révéler comme appartenant au peuple d'Israël et craint-elle les réactions de ses deux invités? Ou a bien a-t-elle un plan, et attend-elle le bon moment, faisant preuve de "prudence" dans son exercice de l'autorité?

Le lecteur doit attendre patiemment que l'histoire réponde à ces questions. En attendant, le récit se concentre sur Haman qui, lui, n'attend pas, et fait un peu vite une interprétation positive de la demande d'Esther: certainement, l'invitation de la reine qui ne s'adresse qu'à lui et au roi est un signe de grand respect et d'honneur, et il l'annonce en ces termes à ses proches et ses amis. Et si ce Mardochée ne veut toujours pas se mettre à genoux devant lui, il obtiendra ce qu'il mérite... Sur les conseils de son épouse et de ses amis, il fait préparer une potence pour y pendre le rebelle insolent avant de se rendre, « tranquillement, au banquet du roi » (5, 14). Le pouvoir rend mauvais. Haman veut exterminer tous les Juifs et, de plus, il tient également à anticiper la mort de Mardochée à la potence préparée pour lui.

Mais les plans de Dieu sont différents: cette nuit même, Assuérus, au cours d'une insomnie, demande que lui soient lues les chroniques du royaume. Il y est rapporté que Mardochée a déjoué un complot contre le roi. Ce dernier décide alors de rendre hommage à celui qui lui a sauvé la vie, autrement dit à ce même Mardochée pour lequel, à l'insu du roi, a déjà été préparée la potence de mort. Le message biblique est rassurant: le bien fait, tôt ou tard, devient le salut pour soi-même et pour les autres.

Assuérus demande conseil à Haman, qui entre-temps s'est rendu à la cour, sur ce qu'il convient de faire pour un homme que le roi veut honorer. Haman ne sait pas (mais le lecteur le sait) que l'homme dont le roi parle est Mardochée, et il pense qu'il est lui-même cet homme que le roi veut honorer. N'a-t-il pas, par deux fois, était l'invité privilégié à la fête de la reine? Il s'attend donc à présent à de nouvelles manifestations de faveur. En réponse à Assuérus, il laisse donc libre cours à son rêve de triomphe: être vêtu d'une robe royale, une couronne sur la tête, et porté par la cavalerie royale dans les rues de la ville sous les acclamations du peuple: « Voici ce qu'il convient de faire pour l'homme que le roi veut honorer » (cf. 6, 7-10). Le pouvoir ne rend pas seulement cruel, mais aussi un peu stupide, car mettre  $\ddot{y}$ : toute sa volonté de puissance et l'accomplissement de soi dans le fait d'être trimballé habillé comme un roi est d'un absurde déconcertant. L'histoire est ironique, voire grotesque, et elle le devient plus encore quand Haman apprend ce que le lecteur savait déjà: tout cet étalage de faste et de gloire est pour Mardochée, et non pas pour Haman. Il s'était rendu au palais pour demander au roi de faire pendre

Mardochée, mais maintenant c'est à lui qu'il revient de conduire en triomphe celui qui aurait dû être sa victime.

Au cours du deuxième banquet voulu par Esther, lorsque celle-ci dénonce le plan diabolique de Haman, qui voulait exterminer tous les Juifs, c'est la fin du persécuteur (voir 7, 1-6). Le roi est furieux, dans le jardin, et Haman, terrifié, conscient que sa chute a déjà été décidée, supplie et demande pitié à la reine Esther, se laissant tomber sur le canapé où elle était assise. Mais son geste est mal compris, la puissance rendant incapable de s'humilier, et quand le puissant et fier Haman demande grâce et se prosterne, son geste paraît emprunt de violence. Le roi entre dans la chambre, le voit et s'écrie: « Il veut aussi forcer la reine devant moi, dans ma maison? » (7, 8)

Pour Haman, c'est le moment de vérité: la potence qui devait servir à la mort de Mardochée est la place qui lui est destinée. A présent l'intrigue de l'histoire avance vers la conclusion attendue: le décret d'extermination est révoqué, le peuple d'Israël est sauvé et les attaquants sont détruits. La fête de Pourim servira à rappeler, de génération en génération, le salut opéré par le Seigneur, dans un jeu de masques échangés et de rôles inversés, où les persécuteurs sont vaincus et où les condamnés à mort peuvent célébrer la vie qui leur est rendue.

*« Il a renversé les puissants de leurs trônes, et il a élevé les humbles. Il a rassasié de biens les affamés, et il a renvoyé les riches à vide »,* chante le Magnificat de l'humble Vierge de Nazareth (Lc 1, 52-53, cf. 1S 2, 4-8), célébration des revers de fortune si typiques des interventions divines du salut.

C'est ainsi qu'Esther, la reine si faible, se révèle d'une force extraordinaire dans la décision de donner sa vie pour son peuple. Elle devient une figure exemplaire de l'autorité qui s'exerce dans un service complet. Autorité qui n'est pas le pouvoir des dirigeants des nations qui dominent et oppriment, selon les paroles de l'Évangile citées au début de ce rapport. La véritable autorité est exercée dans la douceur, le service, l'humilité, l'amour qui conduit au don de soi. La véritable autorité, c'est le Seigneur et le Maître qui s'est fait serviteur lavant les pieds des disciples, signifiant par là le don de sa propre vie (cf. Jn 13, 1-17), le pouvoir réel, c'est celui du « Bon Pasteur », qui offre sa vie pour le troupeau qui lui est confié (cf. Jn 10, 11-18).

C'est ce « service de l'autorité » qui vous est demandé. Les grands des nations gouvernent selon une autre logique de pouvoir, mais « il ne doit pas en être ainsi parmi vous. »

# COMPAGNIE DE GRÂCE: UNE MÉTAPHORE POUR LA VIE RELIGIEUSE AUJOURD'HUI

Sr Mary Pat Garvin, RSM, Ph.D.

*Sœur Mary Pat Garvin est membre de l'Institut des Sœurs de la Miséricorde. Depuis 1974 elle travaille comme éducatrice dans le primaire, le secondaire, ainsi qu'au niveau universitaire. Elle a obtenu son doctorat de psychologie à l'université Grégorienne et a servi dans la faculté de l'institut de psychologie de cette université romaine de 1954 à 2001. Mary travaille actuellement comme conseillère et enseigne à Creighton University et Seton Hall University. Elle offre également ses services d'éducatrice et de consultante pour des congrégations religieuses situées en Europe et en Amérique du Nord sur les questions de formation initiale et continue.*

*Original en anglais*

## 1. Introduction

**B**onjour! Merci pour votre accueil chaleureux. Je suis très heureuse d'être avec vous aujourd'hui et je remercie l'UISG pour leur invitation à participer à cette Assemblée Plénière. Ces deux derniers jours, nous nous sommes plongées dans notre thème: "Il n'en sera pas ainsi parmi vous: le service de l'autorité\* selon l'Évangile." Notre prière, nos célébrations, nos conversations à table et la sagesse de Sœur John Mananzan, OSB et de Prof. Bruna Costacurta: tout cela nous a enrichies et, je l'espère, a provoqué en nous le désir d'approfondir le service d'autorité qui nous a été confié par nos congrégations!

Ce matin, je nous invite à réfléchir sur "Compagnie de Grâce: une Métaphore pour les Responsables Religieux Aujourd'hui." En utilisant la métaphore de la "compagnie de grâce", nous allons découvrir que la mission de leadership aujourd'hui consiste essentiellement, comme cela a toujours été le cas, dans le fait de recevoir l'esprit et le cœur de Jésus ; ainsi nous pourrons conduire nos congrégations comme Jésus a conduit ses disciples — c'est à dire comme un compagnon de grâce!

## 2. Compagnon de Grâce

Jésus était le compagnon de grâce par excellence! Il était un meneur qui transformait la vie de ceux qui le suivaient,<sup>1</sup> source de vision, d'énergie, de provocation et de courage pour tous ceux qui étaient attirés par sa manière d'être *avec* et de s'offrir *pour* le peuple de Dieu.

De la même manière, l'histoire de nos congrégations est riche d'une quantité inouïe de saintes femmes, de compagnes de grâces, de meneuses qui ont changé la vie de celles qui les suivaient, et qui, servant le peuple de Dieu à l'exemple de Jésus, ont su accompagner les Sœurs d'alors avec vision, énergie, courage et le sens du défi. Qu'il nous suffise de penser à des femmes telles que Thérèse d'Avila, Francis Cabrini, Mary Ward, Catherine McAuley, Alphonse Maria Eppinger, Mère Térésa et bien d'autres encore!

Aujourd'hui, je me tiens devant cette assemblée de compagnes de grâce. Saintes femmes, meneuses qui changent les vies, issues de congrégations du monde entier, et qui ont si profondément intériorisé, absorbé, intégré la manière d'être de Jésus que, malgré toutes les crises – crises politiques de nos pays, déceptions de l'Église, et pour certaines d'entre nous crise des vocations – continuent de vivre leur responsabilité comme une "compagnie de grâce", ne cessant d'inspirer leurs Sœurs avec la vision, l'énergie, le courage et le sens du défi dont elles ont besoin aujourd'hui même pour servir le peuple de Dieu.

Alors que nous allons explorer ce matin le thème de la "compagnie de grâce", je voudrais suggérer deux manières différentes d'aborder ce sujet. Tout d'abord, je voudrais inviter chacune d'entre nous à "écouter avec l'oreille du cœur."<sup>2</sup> Autrement dit: écoutez non seulement la présentation, mais écoutez vous vous-mêmes, vos émotions, vos pensées, vos souvenirs, vos questions, vos doutes, et même les résistances qui vont se faire jour en vous pendant l'heure qui vient. Ces lumières, ces miroitements de lumière, sont les liens que vous faites avec votre propre expérience de l'autorité. Ce sont ces liens qui resteront longtemps encore après que les mots de la présentation de ce matin se seront évanouis.

Ensuite, je voudrais suggérer que nous gardions à l'esprit les questions suivantes.<sup>3</sup> Ces questions orienteront le débat que nous aurons plus tard dans la matinée.

- Qu'est-ce qui, au cours de notre exploration de la Compagnie de Grâce, a été pour moi source *d'énergie* et de *lumière*?
- Qu'est-ce qui m'a provoquée à aller plus loin dans la manière dont je pense ou dont je comprends actuellement l'autorité?
- Qu'est-ce qui a provoqué en moi des résistances? Pourquoi?
- Qu'est-ce que je peux *emporter avec moi et utiliser* dans la manière dont je

vivrai le service de l'autorité au cours des prochaines semaines et des prochain mois?

### 3. "Il n'en sera pas ainsi parmi vous." (Mt. 20,26)

Les biblistes nous disent que l'évangile de Saint Matthieu, peut-être plus encore que les trois autres évangiles, se concentre davantage sur les paroles et les discours de Jésus. En rappelant aussi précisément que possible les paroles de Jésus, Matthieu s'efforce de nous faire entrer dans la scène décrite par l'évangile.

En Mt 20,26, nous lisons: "Il n'en sera pas ainsi parmi vous." Pénétrant dans ce passage de l'évangile, nous nous retrouvons à marcher en compagnie de Jésus et de ses disciples sur leur route vers Jérusalem. D'une façon qui ne nous est pas totalement étrangère, Jésus est confronté aux disciples qui discutent entre eux des places d'honneur et des positions de pouvoir dans le groupe. Sans doute a-t-il déjà, par le passé, manifesté l'agacement et la déception qu'il éprouvait face à cette attitude, mais cette fois-ci Jésus saisit l'opportunité de cette situation très humaine pour faire passer un enseignement. Il dit à ses disciples: "Vous savez que les chefs des nations dominent sur elles en maîtres et que les grands leur font sentir leur pouvoir. Il n'en doit pas être ainsi parmi vous." (Mt. 20,26).

A l'époque de Jésus, personne ne pouvait manquer de comprendre le sens de ces paroles. L'abus de pouvoir par les responsables civils ou religieux n'était que trop familier aux contemporains de Jésus. En net contraste avec cette manière de faire, les paroles de Jésus et sa façon d'aborder les disciples inaugurerait une nouvelle manière de vivre l'autorité – une manière que j'appelle "compagnie de grâce." Pendant ces trois années, Jésus allait accompagner les disciples comme un compagnon de grâce. Qu'il prêche, qu'il guérisse ou qu'il apprécie un bon repas avec des amis, Jésus inaugurerait une nouvelle manière de vivre l'autorité, une manière dont il espérait qu'elle remplacerait l'expérience qui était celle des disciples: expérience d'une autorité et d'un pouvoir absolus, sans limite.

Être une compagne de grâce, avoir avec nos membres la même relation que Jésus avait avec ses disciples, promouvoir ainsi le rêve de Dieu, le Royaume de Dieu: tel a toujours été le but de nos congrégations. A temps et à contre-temps, à la suite des compagnes de grâce qui nous ont précédées, nous nous sommes efforcées de continuer la mission de Jésus.<sup>4</sup> Pendant plus de quatorze siècles, guidées par l'écoute priante des besoins de notre temps, par les charismes de nos instituts et par les priorités pastorales de l'Église Universelle et des églises locales, nos congrégations ont répondu à l'appel de Jésus à proclamer l'Évangile par la parole et par les actes.<sup>5</sup>

Aujourd'hui plus que jamais, il est essentiel de mieux saisir cette capacité qu'a l'autorité de ranimer et d'entretenir nos charismes et nos valeurs fondatrices dans la vie de nos congrégations. Dans le monde entier, nos congrégations se sont jointes aux conférences religieuses nationales et internationales, telles que l'UISG, pour s'interroger sur les conditions, dans le contexte changeant de la vie religieuse aujourd'hui, d'un exercice de l'autorité qui soit efficace en même temps que soumis aux motions du Saint Esprit. Penchons-nous donc sur quelques unes des recherches qui ont été menées sur l'art et la science de l'autorité. Dans notre désir d'être guides comme Jésus lui-même était guide, à savoir comme un compagnon de grâce, demandons le don de la sagesse.

#### **4. Le défi de la compagnie de grâce dans notre monde post-moderne**

Dans notre monde post-moderne,<sup>6</sup> parvenir à une définition de l'autorité<sup>7</sup> n'est pas chose facile. Des études faites dans le domaine de l'autorité et du développement de l'autorité nous disent que "comme l'amour, l'autorité est quelque chose dont l'existence est reconnue de tous, mais que personne ne peut définir."<sup>8</sup> Néanmoins, ces études, de même que notre propre expérience, attestent le fait que "l'autorité est un phénomène réel, qui a toujours et partout des effets concrets."<sup>9</sup> Dans ces années mouvementées qui marquent le début du 21ème siècle, si nous désirons vraiment être des leaders à la manière de Jésus, demandons-nous:

- Quelle est la forme d'autorité qui est la plus à même d'éclairer ce que nous entendons par compagnie de grâce?
- Dans quelle mesure la compagnie de grâce est-elle à même de ranimer et d'entretenir dans nos membres le charisme fondateur, ainsi que les valeurs et les engagements de la congrégation?
- Comment leaders et membres peuvent-elles également avoir accès à leur "glorieuse histoire"<sup>10</sup> et se diriger vers le futur avec confiance, enracinées dans l'Esprit et prêtes à relever les défis de notre époque avec la sagesse et la richesse d'imagination qui étaient celles de nos fondateurs et fondatrices?

Répondre de façon adéquate à ces questions demanderait plus de temps que nous n'en disposons ce matin. Cependant, permettez-moi de commencer en disant simplement quelques mots sur deux aspects d'une forme à l'autorité<sup>11</sup> qui est en mesure d'éclairer notre compréhension de la compagnie de grâce.

Premièrement, pour exercer l'autorité comme une compagne de grâce, nous devons croire sincèrement que l'autorité est avant tout une question de relations! Deuxièmement, les compagnons de grâce reconnaissent que l'autorité est une entreprise communautaire et partagée. Approfondissons ensemble ces



deux aspects cruciaux.

## 5. La Qualité des Relations dans la Compagnie de Grâce

Selon certains chercheurs experts dans le domaine de l'autorité et du développement de l'autorité, la caractéristique première et fondamentale de l'autorité est la qualité des relations. Jusque vers la moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, les études cherchant à cerner les caractéristiques d'un bon leader se concentraient presque exclusivement sur le fait de mettre à jour certains traits individuels et schémas de comportements ou de personnalité. Ces données serviraient ensuite à jauger les chances pour un leader de se révéler à l'avenir un "bon leader." Depuis lors, le développement des recherches sur cette question, et en particulier des recherches interdisciplinaires,<sup>12</sup> ont mis en lumière que les bons leaders possèdent au plus haut degré une capacité à entretenir avec les autres des relations adultes et saines (c'est à dire saintes!). La première et la plus importante des qualités d'un bon leader, c'est à dire dire d'un leader capable de compagnie de grâce, est donc ce que certains appellent l'intelligence interpersonnelle.<sup>13</sup>

Pour souligner l'importance cruciale de cette "intelligence interpersonnelle" en vue d'établir une compagnie de grâce, les mêmes études s'accordent à affirmer que l'autorité doit être comprise avant tout comme un *processus* qui, en tant que tel, ne dépend *ni* de l'individualité du leader, *ni* de la fonction elle-même. L'autorité doit plutôt être comprise comme la relation dynamique créée et entretenue entre leaders et membres.<sup>14</sup>

L'intelligence interpersonnelle de Jésus est une chose admise depuis longtemps — bien que sous des noms différents. La capacité de Jésus à être une compagnie de grâce découlait de la connaissance et de l'acceptation qu'il avait de lui-même, lesquelles étaient à la fois profondes et cependant toujours en croissance. Cette capacité était manifeste dans la manière qu'il avait de créer et d'entretenir des liens profonds avec les autres. Ces liens, nous savons par l'Écriture que même la mort ne pouvait les détruire. Il faut ajouter que Jésus maintenait ces relations saines et saintes malgré les conflits qui pouvaient surgir parfois. Comme les évangiles le rapportent en plusieurs endroits, Jésus avait la capacité de percevoir les émotions, les pensées, les désirs et les aspirations des autres, et cela notamment parce qu'il vivait lui-même tellement à l'unisson de sa propre vie intérieure.

Peut-être que pendant les jours qui viennent, ou plus tard, au cours de votre long (ou moins long) voyage de retour, vous pourriez profiter d'un moment de calme et de réflexion pour évaluer l'état de votre propre intelligence interpersonnelle, votre capacité à entretenir avec les autres des relations adultes, saines et saintes. En quoi votre capacité relationnelle enrichit-elle

votre capacité à être leaders à la manière de Jésus — c'est à dire à être une compagnie de grâce ? Sous quels aspects avez-vous besoin de consolider votre intelligence interpersonnelle afin d'être des leaders plus crédibles, de véritables compagnies de grâce ?

## **6. La Compagnie de Grâce en tant que Communautaire et Partagée**

Nous pouvons aller plus loin dans notre compréhension de la compagnie de grâce en prenant en considération le second aspect essentiel de l'autorité, à savoir qu'une autorité efficace aujourd'hui ne peut qu'être une autorité communautaire et partagée. Cette autorité communautaire et partagée va bien plus loin que la façon dont nous nous entourons de conseils et d'équipes de dirigeantes. L'autorité communautaire et partagée est essentiellement une question de fécondité!<sup>15</sup> Il s'agit de donner à nos membres ce dont elles ont besoin pour développer leurs propres capacités d'être leaders, que ce soit dans nos différents apostolats ou en tant que futures leaders de la congrégation.<sup>16</sup>

Comme nous l'ont révélé les sciences humaines, la fécondité est un phénomène qui transcende les cultures et l'histoire. Autrement dit, dans toutes les cultures et à toutes les périodes de l'histoire, la tâche principale, le projet principal de l'âge adulte a toujours été et sera toujours celui d'engendrer! Avoir un souci maternel de l'avenir, que ce soit celui de notre famille ou de celui de notre congrégation, est essentiel à toute personne adulte épanouie, saine et sainte. La fécondité nous appelle chaque jour à nous laisser entraîner par ce mouvement inné à l'intérieur de nous, par ce voyage le plus humain qui soit: le mouvement qui va de l'accomplissement de soi au dépassement de soi. Comme leaders, évaluons nos confrontations avec chaque Sœur, chaque communauté locale et chaque décision de la congrégation à la lumière du futur de notre congrégation. N'oublions pas que le futur commence aujourd'hui.

Si nous appliquons ceci à l'exercice de l'autorité et à son développement, nous voyons que c'est précisément à travers les relations nouées et entretenues entre leaders et membres que la fécondité est libérée et que le charisme est suscité. Quiconque est accompagné, provoqué et guidé par des compagnons de grâce s'engage dans le difficile travail du développement personnel et de ces compétences nécessaires pour devenir un bon leader. Par ailleurs, si les membres rencontrent dans leurs responsables locales, régionales ou provinciales de véritables compagnes de grâce, elles pourront alors se découvrir elles-mêmes comme des compagnes de grâce, capables à l'avenir de prendre des responsabilités au sein d'un apostolat ou de la congrégation. Nous voyons ainsi combien, dans une congrégation, la fécondité est au cœur de l'exercice de l'autorité, et que "les leaders engendrent les leaders," de telle sorte que

l'autorité devient vraiment un processus partagé et communautaire.<sup>17</sup>

Une fois encore, je vous invite à prendre le temps de la réflexion pour évaluer votre propre fécondité comme leader. Vous qui êtes des compagnes de grâce, dans quelle mesure êtes-vous pour vos membres une vraie compagnie, une provocation, un guide qui les aide sur le chemin de leur maturité personnelle et professionnelle, afin qu'elles puissent à leur tour prendre à l'avenir la responsabilité de nos apostolats et de la congrégation?

## 7. Compagnie de Grâce et Mémoire de nos Histoires

Ces deux dernières décennies, j'ai eu la grâce d'avoir cette formidable opportunité de travailler avec beaucoup d'entre vous et avec vos congrégations en Europe, en Afrique, en Amérique du Nord et en Amérique Latine. La première demande que je fais toujours aux équipes de dirigeantes ou aux conseils est toujours celle d'emprunter une copie de l'histoire de votre congrégation — votre histoire —, une autre de vos Constitutions et la déclaration ou le rapport capitulaire les plus récents. Ces documents racontent, pour chaque congrégation, votre histoire unique, ou comment la compagnie de grâce entre leaders et membres a permis à l'incarnation — Dieu avec nous — de se renouveler à une époque et dans une culture particulière. J'ai souvent remarqué que nous, les responsables, nous méprenons rarement sur l'importance des histoires et des documents de nos congrégations, cependant il arrive parfois que nous en sous-estimons la valeur, et surtout la manière dont ils peuvent servir pour enrichir notre compagnie de grâce. Permettez-moi de vous donner un exemple.

Au sein de nos congrégations, notre responsabilité est celle d'encourager nos membres et de les rendre capables de s'encourager les unes les autres à la suite de Jésus et dans la tradition de nos fondateurs et fondatrices. Les anecdotes contenues dans l'histoire de nos congrégations, les valeurs affirmées dans nos Constitutions et la manière d'exprimer ces valeurs aujourd'hui (manière qui devrait normalement figurer dans nos plus récentes déclarations capitulaires), tout cela constitue le moyen le plus sûr que nous avons de rejoindre directement les désirs les plus profonds, les aspirations les plus hautes de nos membres, ces désirs et ces aspirations mêmes qui sont à l'origine de leur vocation.

Jésus comprenait bien l'importance de la narration et des histoires pour susciter l'action pour le rêve de Dieu! Dans les Évangiles, nous voyons souvent Jésus rejoindre les désirs et les aspirations de ses disciples en faisant le lien entre leur expérience quotidienne et les histoires contenues dans les Écritures du peuple hébreux. De nos jours, les archives de nos congrégations contiennent des milliers d'anecdotes et d'histoires qui n'attendent que d'être racontées

encore et encore pour susciter une fois de plus l'énergie et la vision de nos fondateurs. Mais peut-être que la manière de raconter ces histoires qui nous tient le plus à cœur, et qui est la plus proche de notre expérience, c'est celle qui se fait en d'innombrables occasions, de façon formelle ou informelle, comme par exemple durant les réceptions, les professions, les jubilés, ou de façon peut-être plus émouvante encore, lors des funérailles de nos Sœurs. Au travers de ces histoires, nous nous réjouissons dans le charisme-devenu-chair.

“La mémoire donne l'énergie d'être disciple.”<sup>18</sup> Lorsque nous cherchons un symbole pour un Chapitre, lorsqu'une équipe de dirigeantes dont la fonction touche à son terme cherche une image pour son rapport-bilan ou pour une lettre à la congrégation sur un sujet délicat, est-ce que nous choisissons en priorité un symbole, une histoire ou une “citation citable” de notre fondateur ou fondatrice? Les symboles propres de notre congrégation sont le chemin le plus direct vers le cœur et l'esprit de nos membres. Les histoires de nos congrégations suscitent énergie pour suivre le Christ et poussent à agir en faveur du rêve de Dieu.

Je ne trouve pas de meilleur exemple de la façon dont la mémoire peut libérer l'énergie d'être disciple que ce court extrait d'une lettre appartenant à l'histoire de ma propre congrégation. Les Sœurs de la Miséricorde qui sont ici présentes se souviendront de cette histoire que nous racontons souvent. J'invite chacune à écouter attentivement et à chercher dans sa propre tradition une histoire similaire.

Catherine McAuley, irlandaise, a fondé les Sœurs de la Miséricorde à Dublin en 1831. Une de ses premières et plus proches collaboratrices fut une jeune femme du nom de Fanny Warde. Dans une lettre datée de 1879, Sœur Frances Warde écrit:

*Tu ne la [Catherine McAuley] connaissais jamais. Je l'ai pourtant connue mieux que je n'ai jamais connu personne. Elle était une femme de Dieu et par la grâce de Dieu elle était une visionnaire. Elle m'a appris ce que cela signifie que d'être une Sœur de la Miséricorde; à voir le monde et les hommes à la lumière de l'amour divin; à aimer tous ceux qui ont besoin d'amour, à me soucier de tous ceux qui en ont besoin. Aujourd'hui, c'est sa vision qui continue de me faire avancer. C'est une chose extraordinaire que d'être une Sœur de la Miséricorde!<sup>19</sup>*

Cette lettre, écrite alors que 38 longues années s'étaient écoulées depuis la mort de Catherine, manifeste bien le pouvoir de la mémoire et la puissance génératrice d'une relation enracinée dans la grâce. L'influence que Catherine exerçait était forte et profonde, et elle a résisté à l'épreuve du temps et à l'épreuve même de la mort! Peut-être en revanche que l'on ne reconnaît pas suffisamment la capacité, pourtant d'égale importance, qu'eut Frances Warde

à faire sienne la vision de Catherine, et à devenir ainsi elle-même une compagne de grâce pour les milliers de Sœurs de la Miséricorde qui viendraient après elle.

Les histoires de chacune de vos congrégations contiennent des histoires semblables à celle de la relation féconde qui unissait Catherine McAuley et Frances Warde. C'est en racontant encore et encore des histoires comme celle-ci que nous permettons à nos membres de connaître le pouvoir et l'influence de ces saintes femmes qui nous ont précédées, de ces compagnes de grâce, de ces leaders qui ont transformé la vie de celles qui les suivaient! Rejoindre notre passé au travers des histoires: voilà qui est susceptible de faire jaillir chez nos Sœurs une énergie extraordinaire pour leurs œuvres de charité qui sont les œuvres mêmes de Dieu!

Permettez-moi d'éclaircir un point. Nous ne racontons pas les histoires de nos congrégations dans le but de promouvoir un retour vers le passé, pas plus que nous les racontons simplement dans le but de nourrir notre admiration pour celles qui nous ont précédées. Mais le fait de raconter ces histoires rappelle à notre mémoire ces saintes femmes qui nous ont précédées, ces compagnes de grâce, ces leaders qui ont changé des vies. Leurs histoires nous attirent plus profondément dans la communion des saints, pour nous rendre ensuite à notre époque post-moderne avec la capacité d'agir avec leur sagesse et la profondeur de leur imagination.

Dans quelle mesure est-ce que vous, votre conseil ou votre équipe de dirigeantes avez su employer les histoires et les documents de votre congrégation comme un moyen de renouveler l'enthousiasme de vos sœurs et leur désir de suivre? Dans quelle mesure la compagnie de grâce que vous vivez avec vos membres a-t-elle été enrichie par le fait de rejoindre leurs désirs les plus profonds et leurs aspirations les plus hautes, alors même qu'elles continuent de faire les œuvres de miséricordes qui sont les œuvres mêmes de Dieu?

## 8. La Compagnie de Grâce: Une Experience de *Weî-jî*

Bien que la plupart d'entre nous ne parlent pas le Mandarin, nous serions probablement toutes d'accord pour dire que l'exercice de l'autorité dans une congrégation est souvent une expérience de *weî-jî*; c'est à dire l'expérience d'une crise qui comprend à la fois un élément de danger et un élément d'opportunité. Je crois savoir qu'il y a en quelques unes parmi vous ce matin qui parlent mandarin. Celles-ci sont peut-être au courant des débats houleux qui ont lieu dans le domaine de la linguistique sur la question de sa traduction exacte. Cependant je voudrais simplement insister sur le fait que toute crise que nous expérimentons se présente à nous à la fois comme "danger" et comme "opportunité." Comme leaders, nous ne choisissons par les crises auxquelles

nous devons faire face. Cependant nous pouvons, et nous devons, choisir l'attitude qui est la nôtre en face de ces crises!

C'est un fait que chacune d'entre nous, chaque jour, se retrouve à travailler simultanément sur bien des fronts. Par exemple, le matin vous vous efforcez de comprendre la situation politique d'un pays où vous espérez pouvoir ouvrir une nouvelle mission. L'après-midi vous vous trouvez une fois de plus à essayer de renouer un dialogue respectueux et fécond avec un évêque ou une autre autorité ecclésiastique qui met en question votre propre autorité ou la présence des Sœurs dans son diocèse. Et pendant tout ce temps, avec votre conseil ou votre équipe de dirigeantes, vous êtes joignables à tout moment par téléphone par vos membres qui ont besoin de votre "accompagnement de grâce." Que ce soit au travers de contacts personnels, d'appels téléphoniques, de courriers, ou même, de nos jours, au travers de vidéos YouTube, d'emails, de "text messages" et autres "tweets", il est de votre responsabilité d'inspirer vos membres en leur fournissant la vision, l'enthousiasme, les provocations et le courage dont elles ont besoin pour servir le peuple de Dieu, et cela même si vous êtes par ailleurs confrontées à des situations de crise qui requièrent votre attention.

Nous sommes le plus souvent conscientes des "dangers" que représente pour nous, sur les plans spirituel, émotionnel, relationnel et physique, ce travail permanent et qui bien souvent semble comme écarteler notre âme. A tel point qu'il arrive parfois que nous vivions difficilement nos années de service comme responsables de nos congrégations. Le danger de l'épuisement, ou l'expérience plus commune du renfermement ont été portées à notre attention, non seulement par des conseillers et des psychologues, mais également par des auteurs spirituels!<sup>20</sup> Le soin de notre santé spirituelle, émotionnelle, relationnelle et physique est un bien en soi, mais c'est aussi, ne l'oublions pas, quelque chose que nous devons faire afin de mieux remplir la mission de responsable qui nous a été confiée.

La compagnie de grâce demande que les dirigeantes connaissent et emploient les moyens concrets de garder la santé et l'endurance dans tous les aspects de la vie. Deux moyens particulièrement efficaces et auxquels ont souvent recours les dirigeantes de congrégation sont: premièrement, se tenir à un engagement quotidien de prière, de réflexion et de solitude, et deuxièmement, chercher, trouver et entretenir une relation profonde avec un directeur spirituel, un conseiller, une personne de sagesse ou un superviseur. Ces deux pratiques ont une valeur à la fois spirituelle et psychologique. Chacune nous permet de développer une relation et un espace suffisamment sûrs pour que les joies et les espoirs, les déceptions et les trahisons qui font partie de l'expérience de l'autorité puissent être réfléchies et interrogées dans la prière et avec une autre personne.

J'ai longtemps été nourrie par ce verset du Livre des Proverbes qui nous rappelle que c'est à travers l'autre que nous apprenons à nous connaître. Que ce soit dans la prière, dans la direction spirituelle ou dans la supervision, nous autres responsables avons l'opportunité de recevoir clarté et direction pour notre vie et pour celle de notre congrégation. Même si je ne crois pas que les moyens de communication tels que le téléphone ou internet (comme skype) soient la meilleure façon de vivre cette relation, j'ai suffisamment travaillé avec certaines de vos congrégations ou communautés dans des pays en voie de développement pour affirmer sans hésitation que, lorsque cela est la seule façon de trouver et de maintenir une relation avec un conseiller ou un superviseur, alors ces moyens devraient être fournis et encouragés.

Le deuxième aspect de tout *weî-ji*, de toute crise, c'est la dimension "d'opportunité" qui est offerte en vue de la naissance de quelque chose de nouveau, de quelque chose de plus. L'histoire de nos congrégations regorge de ces "compagnes de grâce", de ces leaders, ces femmes qui changent la vie, et qui, au beau milieu d'une crise, étaient capables de susciter les énergies spirituelles et psychiques de leurs membres pour le service du charisme!<sup>21</sup> Chacune à notre mesure, nous sommes appelées à en faire autant! Pour être des "compagnes de grâce" il nous faut "lire" les signes des temps et offrir une interprétation concrète et contemporaine de nos charismes. De la même manière, il est de notre devoir de soutenir la fidélité de nos membres et de promouvoir les adaptations nécessaires et le renouvellement de la vie et des ministères de nos communautés, ainsi que d'être pour nos membres une source de vision et d'inspiration qui les aide à marcher vers un avenir inconnu.

Nos congrégations ont grand besoin de leaders qui se dirigent vers l'avenir dans une attitude de fidélité au Saint Esprit. Bien que notre façon de vivre et nos ministères puisse sembler différente de ce qui se faisait par le passé, notre dévouement à la vision originelle de nos congrégations doit être toujours le même! Notre capacité à être des "compagnes de grâce" et à guider nos membres à travers ces temps incertains (et qui l'ont toujours été!) se trouvera renforcée par les choses suivantes. Tout d'abord, il nous faut nous sentir bien avec nous-mêmes, donc être capable de nouer avec les autres de saines (donc "saintes", ne l'oublions pas!) relations, ce dont témoigne le fait d'être abordables, flexibles et ouvertes au dialogue tout en restant fidèles au charisme fondateur de nos congrégations. A son tour, cette attitude nous donnera plus de facilité pour aider nos membres et les encourager à investir dans leurs propres ressources, devenant ainsi elles-mêmes compagnes de grâce pour les autres.

En second lieu, les dirigeantes doivent être des "réalistes critiques."<sup>22</sup> Autrement dit, c'est la capacité de regarder la réalité en face et de communiquer une joyeuse espérance.<sup>23</sup> Cette capacité se trouve renforcée chez celles qui, en

plus, ont le courage d'agir en dépit des obstacles, qu'ils soient d'origine politique, ecclésiale, ou qu'ils prennent leur source au sein même de la congrégation. Enfin, troisièmement, la capacité de formuler le charisme de façon nouvelle et convaincante, et ce malgré la complexité de notre époque en perpétuelle mutation, dans le monde comme dans l'Église. Enfin, il faut pouvoir reconnaître la présence de Dieu en tout lieu, à tout instant, et quelle que soit la forme sous laquelle Dieu décide de venir à nous.

je ne me fais pas d'illusion quant à l'énormité de la tâche que cela représente. La compagnie de grâce demande que nous lui sacrifions tout! C'est dans des temps comme ceux que nous vivons que j'aime invoquer la compagnie de grâce du Cardinal Joseph Bernardin, ancien archevêque de la ville de Chicago. Lors du synode de 1994 sur la vie consacrée, il nous a rappelé à tous que "nous vivons un temps de crise [un temps de *wel-jî*] de la Vie Consacrée, mais aussi un temps de créativité. C'est un temps de crise du fait des profondes tensions qui existent dans la société comme dans l'Église. [...] C'est un temps de créativité, comme le sont toutes les crises, car le Saint Esprit semble être particulièrement actif durant les périodes de transition."<sup>24</sup>

## 9. Compagnie de Grâce et Pouvoir

Nous concluons nos réflexions de la matinée par le problème du pouvoir au sein d'une compagnie de grâce. Parce que le pouvoir est souvent utilisé pour opprimer au lieu d'encourager, le mot "pouvoir" est souvent un mot qui nous fait peur.<sup>25</sup> Or un mot qui nous fait peur c'est par définition un mot que nous comprenons de façon inadéquate: un mot qui provoque en nous une réponse émotionnelle de malaise.

Si nous voulons être des compagnes de grâce, nous ne pouvons pas laisser le mot "pouvoir" devenir un mot qui provoque la peur. En Matthieu 20,26 nous voyons que Jésus n'abolit pas le besoin d'autorité et de pouvoir, mais qu'au contraire il emploie ces dynamiques humaines pour susciter un enthousiasme dans le service de l'Évangile.

Les sciences humaines, et en particulier la psychologie et la sociologie, définissent le pouvoir en terme d'influence. Nous avons du pouvoir si nous avons de l'influence. Inversement, si nous avons de l'influence nous avons du pouvoir! Marcher à la suite de Jésus, faire nôtre sa façon de guider les autres, cela demande que nous reconnaissons, assumions et utilisions le pouvoir et l'influence qui sont les nôtres en tant que dirigeantes de la congrégation. Peut-être que le défi qui nous est proposé, c'est celui d'être vigilantes et prêtes à recourir à ces formes de pouvoir dont on parle peu, et qui cependant se présentent à nous chaque jour. Voici quelques exemple:



- *Le pouvoir d'encourager*: à l'instant même où nous parlons il y a, quelque part sur cette planète, un membre de notre congrégation, ou une responsable locale ou provinciale qui vit des moments difficiles. Peut-être que cette Sœur est assaillie de doutes sur sa vocation, ou sur une décision importante qu'elle a dû prendre la semaine dernière. Ayez conscience du pouvoir d'encourager qui est le votre! Votre encouragement, qui est autre chose qu'une réponse à ses doutes ou une solution à ses combats, a le pouvoir de lui fournir l'énergie, la clarté et le courage dont elle a besoin aujourd'hui pour faire face à la réalité et demeurer dans l'espérance.
- *Le pouvoir de l'hospitalité*: beaucoup de congrégations affirment que l'hospitalité est une partie intégrante de leur charisme. Comme nous le savons, l'hospitalité ne se limite pas au fait de recevoir quelqu'un dans nos maisons ou nos couvents. Imaginez le pouvoir qui est le votre de susciter l'énergie spirituelle et psychique de vos membres en offrant l'hospitalité aux idées nouvelles, quelle que soit la personne de la congrégation dont elles émanent!<sup>26</sup> Certes, toute idée nouvelle n'est pas nécessairement féconde, mais une attitude d'hospitalité manifeste bien que chaque membre est appelée à offrir sa contribution pour le discernement de la manière dont la congrégation doit continuer à servir le peuple de Dieu.
- *Le pouvoir de résilience*: la résilience est souvent décrite comme le lieu et l'intervalle qui séparent la déception et le nouvel engagement, l'offense et le pardon. Reconnaissez et libérez le pouvoir de la résilience dans vos propres vies!<sup>27</sup> Pour avoir la force d'être fécondes, faites le plein de vos besoins spirituels, émotionnels, relationnels et physiques. Alors vous pourrez agir avec le courage et la profondeur d'imagination qui sont tellement nécessaires de nos jours à l'autorité religieuse.

Le pouvoir d'encourager, le pouvoir de l'hospitalité et celui de la résilience ne sont littéralement que trois exemples parmi des centaines de formes de pouvoir qui sont en notre possession. Ce pouvoir-là exerce son influence en soutenant nos membres dans leurs œuvres de miséricorde, qui sont les œuvres mêmes de Dieu!

## 10. Conclusion

Comme l'étaient probablement vos propres fondateurs et fondatrices, la fondatrice de ma congrégation, Catherine McAuley, était une personne éminemment pratique! Les premières Sœurs de la Miséricorde en Irlande se souviennent de Catherine les encourageant "à s'efforcer de ressembler à Jésus en une chose au moins."<sup>28</sup> Ce matin, nous avons découvert comment nous pouvons ressembler à Jésus en une chose au moins: en devenant, et si nous le sommes déjà en le devenant davantage, de véritables compagnes de grâce,

sources de vision, d'énergie, de provocation et de courage pour nos Sœurs, qui aujourd'hui même sont au service du peuple de Dieu.

Jésus parlait sans ambiguïté lorsqu'il s'opposait aux abus d'autorité et de pouvoir par les responsables civils ou religieux, abus si fréquents à son époque. Lorsqu'il surprenait ces mêmes attitudes chez ses disciples, il était très ferme: "Il n'en doit pas être ainsi parmi vous." Jésus institua une forme d'autorité qui était fondamentalement relationnelle et féconde. Il put rejoindre le courage et l'imagination des disciples en les aidant à faire le lien entre leur expérience et le passé. Grâce à la mémoire, il a su susciter leur enthousiasme dans le fait de marcher à sa suite.

Jésus vivait selon un rythme équilibré fait de moments de contemplation et de moments d'action. Centré en Dieu et nourri par ses temps de prière, de solitude, ainsi que par les moments fraternels passés à table avec ses amis, il maintenait sa capacité à faire face, sans vaciller, aux situations de crise, à regarder la réalité en face et à communiquer l'espérance à ses disciples. De la même manière, il utilisait son pouvoir et son influence non pour opprimer mais pour soutenir ceux qui voulaient servir le Royaume de Dieu, le rêve de Dieu.

Compagnes de grâce issues de congrégations du monde entier, dirigeantes qui ont à cœur de transformer les vies, puissions-nous repartir de cette Assemblée Plénière en étant confiantes, plus que jamais, que notre mission de responsables, suivant le modèle de Jésus, sera pour nos Sœurs un appui et un soutien dans leur travail, lequel consiste à servir le peuple de Dieu de façon toujours nouvelle et persuasive. Voici le type d'autorité auquel nous sommes appelées! Je vous remercie.

\* Sur la traduction de "leadership." Ce mot anglais n'a pas d'équivalent littéral en français, il est traduit en général par "autorité" (ou "exercice de l'autorité"), tandis que "leaders" peut être traduit, selon le contexte, par responsable, dirigeant, meneur, ou bien en utilisant en français le mot anglais "leader."

<sup>1</sup> Leonard Doohan, *Spiritual Leadership: The Quest for Integrity* (Paulist Press, Mahwah, NJ, 2007); Bernard M. Bass and Ronald E. Riggio, *Transformational*

*Leadership*, 2<sup>nd</sup> ed. (Lawrence Erlbaum Associates, Inc., Mahwah, NJ, 2006); James MacGregor Burns, *Transforming Leadership* (Grove Press, New York, 2003); Christine Cameron, *Leadership as a Call to Service: The Lives and Works of Teresa of Avila, Catherine of Siena and Thérèse of Lisieux* (Connor Court Publishing, Ballanm Australia, 2012).

<sup>2</sup> Timothy Fry, ed., *The Rule of St. Benedict* (Vantage Spiritual Classics, 1 Bloomington, IN, 1993).

- <sup>3</sup> D'après les questions développées pour le "For-Mission Program," (Religious Formation Conference, Silver Spring, MD); Bernard J. Lonergan, *Method in Theology* (Herder, New York, 1972); Tad Dunne, *Lonergan and Spirituality: Towards a Spiritual Integration* (Loyola Press, Chicago, 1985).
- <sup>4</sup> Jean Paul II, *:Apostolic Exhortation: Vita Consecrata* (1996) §18; cf. aussi Mary Maher, "Called and Sent: Reflections on a Theology of Apostolic Religious Life Today," (Unione Internazionale Superiore Generali, Rome, 2011).
- <sup>5</sup> Brenda Dolphin, Mary Pat Garvin, Cait O'Dwyer, "Leadership in Consecrated Life Today," *Formation and the Person: Essays on Theory and Practice*, eds. Alessandro Manenti, Stefano Guarinelli and Hans Zollner (Peeters, Leuven, Belgium, 2007).
- <sup>6</sup> Donna Markham, "A Message to Post-modern Leaders," *Human Development* 23/2 (2002)19-24. Markham, dans son adresse aux responsables de congrégations religieuses, supplie les responsables religieux de ne pas sous-estimer "les points d'intersection [moderne/post-moderne] avec un bouleversement culturel grandissant qui s'insinue dans notre vie de foi comme il s'insinue dans tous les aspects de la réalité prise dans son ensemble." (20) Elle suggère fortement que les responsables des congrégations religieuses se familiarisent avec la signification de ce bouleversement pour la vie religieuse telle qu'elle est vécue aujourd'hui. Cf. également Sandra Schneiders, *Finding A Treasure: Locating Catholic Religious Life in a New Ecclesial and Cultural Context* (Paulist Press, New York, 2000) en particulier Chapitre 6 "Religious Life in Spiritual Transformation II: Enlightenment and Postmodernity, a Passive Dark Night?"; Heidi Schlumpf, "Sandra M. Schneiders: Prophetic Future Ahead for Women Religious," *UISG Bulletin* 148 (2012) 40-45; Paul Lakeland, *Postmodernity: Christian Identity in a Fragmented Age* (Fortress Press, Minneapolis, 1997).
- <sup>7</sup> L'autorité, un concept difficile à saisir, a été étudiée depuis des millénaires. Ces 50 dernières années, la question de l'autorité a été étudiée de façon particulièrement intense. Les recherches de fond qui ont été conduites entre autres par des sociologues, des psychologues organisationnels ou encore des éducateurs, ont conduit à la formulation de plus de 350 définitions différentes. Un rapide inventaire des livres sur la question en anglais actuellement disponibles sur le marché fait état de plus de 150.000 titres.
- <sup>8</sup> Warren Bennis et Burt Nanus, *Leaders* (Harper & Row, New York, 1985) 5; cf. également Warren Bennis, *On Becoming a Leader* (Basic Books, New York, 2009).
- <sup>9</sup> William Foster, "Toward a Critical Practice of Leadership," *Critical Perspectives on Educational Leadership*, ed. John Smyth (The Falmer Press, Philadelphia, 1989) 49.
- <sup>10</sup> Jean Paul II, *Apostolic Exhortation: Vita Consecrata* (1996) §110.
- <sup>11</sup> Foster, 1989, 51.
- <sup>12</sup> Luigi M. Rulla, Joyce Riddick, Franco Imoda, *Anthropology of the Christian Vocation: Existential Confirmation*, Vol. 2 (Gregorian University Press, Rome, 1989); cf. aussi Franco Imoda, *Human Development: Psychology and Mystery* (Peeters, Leuven, Belgium, 1998).
- <sup>13</sup> Howard Gardner, *Multiple Intelligences: New Horizons* (Basic Books, New York, 2006).
- <sup>14</sup> Foster, 1989, 52.
- <sup>15</sup> Foster, 1989, 53.
- <sup>16</sup> Une nouvelle entreprise dans le domaine de la formation à l'autorité, c'est le *Collaborative Leadership Development Program* (CLDP). Ce programme est une expérience d'apprentissage multi-congrégationnel, multinational et présentant de nombreuses facettes. Il s'adresse aux membres (de moins de 60 ans) des congrégations religieuses basées aux États-Unis. Pour plus d'information au sujet du CLDP, contacter Kathy Wade: [kwade42@gmail.com](mailto:kwade42@gmail.com).
- <sup>17</sup> Foster, 1989, 57.
- <sup>18</sup> Elizabeth A. Johnson, *Friends of God and Prophets: A Feminist Theological Reading of the Communion of Saints* (Continuum Press, New York, 2000, 66).
- <sup>19</sup> Frances Warde, *Letter to Sr. Mary Gonzaga O'Brien*, 1879.

- <sup>20</sup> Robert Wicks, *Bounce: Living the Resilient Life*. (Oxford University Press, New York, 2010). Par "renfermement", on désigne ces moments de fatigue mentale et émotionnelle qui alimentent en général une malsaine défiance envers soi-même, et qui nous vide de cette confiance dont nous avons besoin pour servir comme responsables de nos congrégations.
- <sup>21</sup> Cette partie s'inspire de *Dimensions of Leadership: Capacities, Skills and Competencies for Effective Leadership* (Leadership Conference of Women Religious, Silver Spring, MD, 1997).
- <sup>22</sup> Lonergan, 1972, 239; Congregation for Institutes of Consecrated Life and Societies of Apostolic Life, *The Service of Authority and Obedience* (2008) §13.
- <sup>23</sup> Cf. Patricia Farrell, "Navigating the Shifts", adresse présidentielle du LCWR 2012.
- <sup>24</sup> Joseph Cardinal Bernardin, "Authenticity and Diversity in Consecrated Life," *Origins* 24/18 (1994) 309.
- <sup>25</sup> Kathleen Norris, *Amazing Grace: A Vocabulary of Faith*. (Riverhead Books, New York, 1998).
- <sup>26</sup> Margaret Wheatley et Deborah Frieze, "Leadership in the Age of Complexity: From Hero to Host," *Walk Out Walk On: A Learning Journey into Communities Daring to Live the Future Now* (Berrett-Koehler Publishers, San Francisco, 2011).
- <sup>27</sup> Robert J. Wicks, *Bounce: Living the Resilient Life* (Oxford University Press, New York, 2010); Jill Geisler, *Work Happy: What Good Bosses Know* (Hachette Book Group, New York, 2012).
- <sup>28</sup> Mary C. Sullivan, ed., "The Limerick Manuscript," *Catherine McAuley and the Tradition of Mercy* (University of Notre Dame Press, Notre Dame, IN, 1995, 181).

# LEXERCICE DE L'AUTORITE DANS UNE COMMUNAUTE ADULTE

Sr Charlotte Sumbamanu, STCJ de Kinshasa

*Sr. Charlotte Sumbamanu Masenga est la Supérieure générale de la Congrégation des Sœurs de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus de Kinshasa. Licenciée en communication sociale, sr Charlotte a participé activement à la création et à l'ouverture de la RTCE (Radio Télévision Catholique Elykia) en qualité de Directrice administrative des programmes.*

*Original en français*

## Introduction

**P**lusieurs modèles sociologiques de gouvernement ont le plus souvent influencé l'exercice de l'autorité ecclésiale et religieuse. Il suffit de penser ici à la famille romaine, aux monarchies, aux liens féodaux, à la discipline napoléonienne.

L'homme moderne est marqué par une évolution vertigineuse le prédisposant à s'approprier des nouvelles façons d'exister et d'habiter ce monde en mutation. La mondialisation fait de notre monde un « *village planétaire* », grâce notamment aux avancées spectaculaires des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Par conséquent, elle impose sa propre culture, sa propre mentalité. C'est pourquoi l'on parle même d'une nouvelle éthique mondiale. Et cela a une incidence non négligeable non seulement dans le monde, mais aussi dans l'Eglise et dans la vie consacrée en particulier.

De cette nouvelle culture, nous voyons émerger de nouveaux concepts tels que la responsabilité partagée, l'égalité, l'autonomie, le développement durable, la diversité culturelle, la qualité de vie, les orientations sexuelles, l'avortement sans risque, l'homoparentalité, le droit de choisir la mort, les Organisations non gouvernementales, la société civile, le partenariat, le consensus, le gagnant-gagnant, etc.[1]

Ces concepts, non seulement expriment les aspirations discutables, mais aussi les déviations les plus graves d'une idéologie permissive, aux antipodes avec les valeurs judéo-chrétiennes, à savoir vérité, morale, conscience, volonté, parents, virginité, chasteté, autorité, hiérarchie, justice, péché, ennemi, etc. Cela se fait écho, pour notre thème dans la substitution des concepts tels que modération/accompagnement/coordination à la place d'autorité, égalité à la place de hiérarchie.

En plus, l'on observe que, *''la façon de percevoir et de vivre l'autorité et l'obéissance a changé, que ce soit dans l'Eglise ou dans la société. Cela est dû entre autres : à la prise de conscience de la valeur de chaque personne, avec sa vocation et ses dons intellectuels, affectifs et spirituels, avec sa liberté et sa capacité relationnelle ; à la place centrale de la spiritualité de communion[2] , avec la mise en valeur des instruments qui aident à la vivre, à une façon différente et moins individualiste de concevoir la mission, dans le partage avec tous les membres du peuple de Dieu, avec les formes qui s''en suivent de collaboration concrète »[3].* Cet état de choses est conforté par « la culture » des sociétés occidentales, fortement centrée sur l'individu et son autonomie.

L'on comprend la pertinence d'une réflexion à nouveaux frais sur l'exercice de l'autorité dans une communauté adulte. Notre intervention intitulée *''L'exercice de l'autorité dans une communauté adulte''* s'articulera autour des trois points, à savoir :

1. Notion de l'autorité dans l'Eglise
2. Fondement de l'autorité et sa nécessité
3. Image d'une communauté adulte et la conclusion

## **1. Notion de l'autorité dans l'Eglise**

### ***1.1. Elucidation des concepts d'autorité et d'obéissance***

**L'autorité** correspond à la faculté de pouvoir commander et d'être obéi[4]. Elle implique les notions de légitimité de pouvoir, de commandement et d'obéissance. Elle n'est pas à confondre avec l'autoritarisme. Ce qui veut dire que, l'exercice de l'autorité suppose impérativement l'obéissance. C'est pourquoi les termes obéissance et autorité sont corrélatifs. Entre les deux termes autorité et obéissance, il y a l'ordre (commandement). D'où ce schéma : autorité-ordre-obéissance.

Le terme autorité évoque le pouvoir ou la domination. L'autorité est définie comme *«la capacité d'exercer une influence sur d'autres personnes dans le respect des normes établies et partagées avec elles»*[5]. Tandis que selon Max Weber, l'autorité d'un individu sur un autre repose sur sa légitimité. Il met en évidence les différentes sources de la légitimité, celles-ci correspondant au

caractère d'une autorité qui est acceptée et reconnue par les gouvernés[6]. Et le **pouvoir est** considéré, par le même auteur, comme *'toute chance de faire triompher, au sein d'une relation sociale, sa propre volonté, même contre des résistances ; peu importe sur quoi repose cette chance'*[7]. Et pour avoir du pouvoir selon J.M DENQUIN, il faut savoir commander, se faire respecter et se faire obéir[8].

L'ecclésiologie de communion du Concile Vatican II a entraîné une nouvelle vision de l'autorité, de la communauté, du sujet et de l'obéissance. Ainsi insiste-t-on aujourd'hui sur les termes : supérieur, modérateur, responsable, coordinateur..., d'une part et personnalité, conscience, autonomie, conformité au bien commun, responsabilité ... d'autre part.

Et dans le gouvernement de l'Eglise, on recourt volontiers aux termes : subsidiarité, collégialité, coresponsabilité, pluralisme, communauté. Mal compris, ces termes sont confondus avec l'indépendance, la démocratie (gouvernement du peuple) et surtout l'anarchie et le libertinage.

De ce qui précède, nous pouvons donc dire que l'autorité correspond à une valeur reconnue et attribuée ou conférée ; elle diffère donc de l'autoritarisme. L'autorité est liée à la légitimité, et la personne qui l'exerce est censée respecter les normes établies et acceptées par tous. Tandis que l'autoritarisme renvoie à la puissance, à la domination voire à l'hégémonie ; elle peut s'exercer sans le consentement des sujets. Dans le contexte religieux, il sied de souligner que l'autorité est un pouvoir pour le bien des autres, in fine leur sanctification.

**Obéir** c'est se soumettre à quelqu'un en se conformant à ce qu'il ordonne ou défend ; c'est se plier à la volonté d'autrui, comme un enfant obéit à ses parents, le sujet au seigneur, l'individu à la loi. Cela semble donc indiquer qu'il y a, dans toute forme d'organisation sociale, des rapports d'autorité, que l'établissement de cette autorité soit consenti par les divers partis ou de manière tacite. Et l'obéissance consisterait en l'adhésion aux valeurs indiquées par l'autorité; c'est l'attitude d'une personne mûre (adulte) parce qu'il ne s'agit pas de renoncer à sa personne et sa volonté, mais de s'élever grâce à la poursuite de ces valeurs.

Cela implique une grande détermination de la volonté qu'on ne peut observer que chez des personnes libres, capables de comprendre, de choisir et de vouloir, mûres pour accepter spontanément et de manière responsable, les normes de la vie en communauté (en société) dans l'exercice généreux de leurs propres devoirs et dans le respect des droits des autres.

L'obéissance, dans sa dimension naturelle et purement humaine, est l'acte d'une personne intelligente et libre qui dit oui devant une disposition reconnue acceptable (admissible) et acceptée de fait par la société. Elle est la capacité d'un adulte d'assumer en connaissance de cause, sa propre charge et son propre rôle

au sein d'une communauté.

Quant au commandement, il est l'action de la personne qui commande, c'est-à-dire qui donne un ordre. Dans le cadre de l'autorité, le commandement est nécessaire, légitime tant que les personnes reconnaissent le bien fondé de l'ordre reçu (planifications, dialogue, préparations, exécutions, etc.) ; elles donnent leur assentiment et obéissent.

La soumission selon le Nouveau Testament, « c'est une attitude qui consiste à céder volontairement aux conseils ou aux exhortations d'un autre, une attitude de coopération avec l'autre. En effet, la soumission ne signifie pas se laisser contrôler ni diriger, mais une attitude consistant à céder aux autres dans la mesure où ils reflètent la pensée du Seigneur »[9]. L'obéissance dans ce sens, ne s'arrête pas à la soumission, mais à la personne qui ordonne et avec qui on entre en relation. Quand il y a ce rapport interpersonnel, obéissance devient une attitude d'amour, c'est l'attitude typique du chrétien.

## 2. Fondement de l'autorité et sa nécessité

Dans l'Eglise Catholique Romaine, l'Ecriture Sainte est revêtue de toute autorité morale que Dieu exerce sur toutes ses créatures[10]. Cette réalité nous révèle donc que le Seigneur notre Dieu demeure une autorité inébranlable.

### 2.1. Le fondement de l'autorité

« Toute autorité vient de Dieu » (Romains 13, 1), pour le service et dans l'esprit de vérité. D'ailleurs, dans le récit des Fils de Zébédée, Jésus fustige la mentalité mondaine caractérisée par le pouvoir, la domination. Il recommande un nouvel état d'esprit tel que : « *quiconque veut être grand parmi vous, sera votre serviteur, et quiconque veut être le premier sera l'esclave de tous.* » (Mt. 20, 26). Dans ce monde, les dirigeants fonctionnent sur la base d'une structure socio-politique, une hiérarchie leur assurant l'obéissance à leurs ordres, et donc leur pouvoir. Dans le royaume de Dieu, l'autorité vient d'une humilité d'enfant et d'un service dévoué. Chez les païens, l'autorité se fonde sur la position et le rang ; dans le royaume de Dieu, l'autorité est reconnue à ceux dont le caractère ressemble à celui de Dieu. C'est pourquoi le Christ dit du dirigeant dans le Royaume de Dieu : « *Qu'il soit un serviteur, qu'il soit le plus petit, qu'il soit l'esclave, le dernier* » (Marc 10 : 43-44). Aux yeux de notre Seigneur, « l'être précède le faire et le faire vient de l'être. Autrement dit, la fonction provient du caractère. Ceux qui servent le font parce qu'ils sont des serviteurs ».[11]

Dans le monde païen, on mesure la grandeur d'une personne par le pouvoir externe et le poids de sa position sur les autres. Dans le Royaume de Dieu, la grandeur se mesure par l'humilité intérieure et le service comme attitude extérieure ; les dirigeants ne veulent pas être honorés particulièrement ; ils se



considèrent comme « les plus petits ». Voilà pourquoi le Seigneur ne cache pas sa désapprobation de cette conception de l'autorité. Il a même dit : « *Il n'en sera pas de même parmi vous* » (Mt.20, 26 ; Mc.10 :43). Pour Jésus, l'autorité est service et c'est sa raison d'être dans les Evangiles. Voilà la règle d'or qui commande une vraie pratique d'autorité dans l'Eglise qui est le service. Dans ce sens, la parole de Dieu est première et Jésus-Christ est son unique fondement, qui est venu pour servir et donner sa vie pour la multitude (Mt 28, 18 : Jn 3,30-36).

## 2.2. Nécessité de l'autorité

L'autorité est nécessaire dans toute organisation regroupant les personnes humaines. La nécessité d'établir l'autorité revêt un double caractère : **naturel** et **supernaturel**.

Au **niveau naturel** : il n'existe pas un groupe humain capable d'harmoniser par lui-même sa vie interpersonnelle et d'atteindre les objectifs qu'il s'est fixés sans une norme (d'ordre intérieur) et surtout sans un responsable à qui les autres doivent se référer. Nul ne peut douter qu'un groupe social sans responsable dynamique et zélé dans le rôle que les autres lui reconnaissent est condamné à vivre dans une anarchie qui met en péril les objectifs fixés ou les idéaux.

C'est avec raison que Françoise Rossetti Herbelin estime que les fonctions de l'autorité sont avant tout : La **garantie de la loi**, la **facilitation de la tâche du groupe** et la **facilitation des relations internes**. La facilitation de la tâche du groupe se situe au niveau de la stimulation du groupe, coordination des efforts, décisions sur les moyens opportuns en vue d'atteindre les objectifs du groupe. Tandis que celle de la facilitation des relations internes réside dans l'accroissement de la cohésion, renforcement du moral, maintien de l'unité du groupe[12].

De même, sur le **plan supernaturel**, on doit retenir que l'Institut religieux et les communautés qui le composent sont des communautés d'Eglise. Ils sont voulus et publiquement constitués par l'autorité ecclésiastique compétente. « Il n'existe nulle part dans l'Eglise une communauté ecclésiale qui n'ait pas un responsable. Dans le cas contraire, une telle communauté serait fantaisiste, invalide et surtout elle ne répondrait pas à la nature ecclésiale de sa réalité comme partie intégrante du peuple de Dieu »[13].

Dans cette optique, le pape Jean Paul II souligne que : « Dans la vie consacrée, le rôle des supérieurs et des supérieures généraux a toujours eu une grande importance pour la vie spirituelle comme pour la mission. ...ceux qui exercent l'autorité ne peuvent pas renoncer à leurs devoirs de premiers responsables de la communauté, comme guides des frères et sœurs sur leur chemin spirituel et apostolique »[14].

Dans ce service de gouvernement, « il n'est pas facile, dans des milieux fortement marqués par l'individualisme, de faire reconnaître et d'accueillir le rôle que l'autorité exerce au profit de tous. Il faut cependant réaffirmer **l'importance** de cette charge, qui se révèle **nécessaire** précisément pour consolider la communion fraternelle et pour ne pas rendre vaine l'obéissance professée» [15].

C'est avec justesse que le pape Benoît XVI disait dans son discours aux supérieur(e)s que, « le service de l'autorité exige une présence constante capable d'animer et de proposer, de rappeler la raison d'être de la vie consacrée, d'aider les personnes qui vous sont confiées à répondre avec fidélité toujours renouvelée à l'appel de l'Esprit [16]. L'autorité et l'obéissance sont un exercice de charité, la nouvelle loi qui est l'amour (cfr. Jn 5, 9-15 ; Jn 6, 57) pour conduire à la volonté de Dieu, à la sainteté.

### **3. L'autorité dans une communauté adulte**

Une communauté adulte est un cadre de vie où les membres ont acquis suffisamment de maturité dans leur connaissance et croissance au niveau physique, psychologique, intellectuel, moral, spirituel et possèdent une certaine expérience des hommes et des événements, une clairvoyance des choses, un niveau de rectitude et de lucidité dans l'appréciation des valeurs, des hommes et des événements. Ils sont capables d'un agir responsable, libre, loyal, cohérent, et en harmonie avec les valeurs intégrées, en l'espèce les exigences de la vie consacrée.

#### **3.1. Profil des membres d'une communauté adulte**

Avant de procéder à la description des membres d'une communauté adulte, il convient, de prime abord, d'esquisser le profil d'une personne adulte, dans ce qu'elle est et dans ce qu'elle n'est pas.

##### **3.1.1. Ce qu'est un adulte au plan humain**

Un adulte est une personne qui est parvenue à son plein développement, qui a atteint une maturité qui lui confère la maîtrise de ses moyens physiques et intellectuels, et qui la rend psychologiquement et spirituellement capable d'une rectitude de jugement.

L'adulte possède donc une capacité de prendre des décisions libres et de tenir des engagements pris ; c'est une personne orientée vers des réalités et questions d'une grande importance, ouverte aux problèmes des autres et du monde ; une personne qui a acquis une certaine expérience des hommes et des choses ; elle devient ainsi moins sévère, plus nuancée, plus compréhensive. Une personne qui sait que toute personne humaine possède des limites et des défauts et qui ne s'en scandalise pas.

Selon le Cardinal Malula (aujourd'hui décédé), Fondateur de la Congrégation

des sœurs de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus de Kinshasa, une personne adulte épanouie est : *«une personne responsable, qui a des convictions personnelles et s'efforce de les mettre en pratique et de les faire partager, qui agit, capable d'initiatives et d'expériences originales »*[17]. L'adulte est celui ou celle qui a déjà abandonné ou abandonne progressivement les actes de l'enfance.

### **3.1.2. Ce qu'est une personne non-adulte au plan humain**

Une personne non adulte affiche et se complait dans ses défauts ou caprices d'enfance ; elle s'intéresse aux bagatelles et à ses propres petites satisfactions ; elle s'arrête aux futilités, aux accessoires plutôt qu'à l'essentiel ; elle brandit ses droits plus que ses devoirs ; elle tombe facilement dans des plaintes, des réclamations et des critiques négatives. C'est une personne narcissique qui cherche à se prendre pour le centre d'intérêt de sa communauté sans ouverture quelconque à l'intérêt commun ou à celui des autres.

*Sous le bénéfice de ce qui vient d'être affirmé, on peut estimer qu'une religieuse adulte est une personne qui a fait « un choix une fois pour toutes et qui porte en elle la passion de l'amour de Dieu, la passion de la charité qui bannit toute médiocrité et toute vie facile. Sa vie devient une quête incessante de la perfection de l'amour »*[18].

Dans la vie religieuse, être adulte, c'est savoir vivre selon son option fondamentale en accueillant radicalement toutes les exigences de son état de vie avec joie et responsabilité, quelles que soient les difficultés qui peuvent émailler son cheminement. La religieuse adulte assume avec sérénité les droits et devoirs liés à son état et se meut dans les limites de ceux-ci, de sorte qu'elle fasse transparaitre une ouverture volontaire, sans contrainte ni à contre-cœur, aux exigences de sa vie. Bref, une personne qui a opté pour Jésus et Jésus crucifié en vue de se consacrer à sa mission de salut, et qui le connaît déjà suffisamment à travers l'expérience de la prière, de l'obéissance, du dévouement fraternel, du service apostolique, d'une réelle pauvreté et de la discipline de vie.

### **3.2. Figure de l'autorité dans une communauté adulte**

L'autorité dans une communauté adulte est d'abord membre de cette communauté, elle doit par conséquent incarner les valeurs et la vision (Charisme et Spiritualité) de sa communauté. L'autorité se décline en termes d'obéissance, de mission et de service.

**L'autorité est obéissance** : la supérieure est avant tout la première à obéir, parce que son autorité s'exerce dans la docilité à la Parole de Dieu, donc une obéissance à Dieu parce qu'elle s'exerce en étant à l'écoute de Dieu, du Magistère de l'Eglise, du droit propre, au service du bien commun et de chaque membre et de la mission. Ainsi que le souligne le père Bernard DUCRUET, dans la communauté chrétienne, l'autorité est au service de la Parole de Dieu. Elle se

distingue par là de toute autre forme de communauté. Elle repose sur la Parole claire et évidente de Dieu, nous adressée en Jésus Christ. Dans la communauté spirituelle, c'est la Parole de Dieu qui est première et Jésus-Christ est son Unique fondement[19].

**L'autorité est mission** qu'on peut associer à la triple fonction du ministère pastoral des évêques dans l'Eglise (MR 13). Le Supérieur ou la supérieure gouverne en enseignant pour sanctifier. Le Supérieur doit conduire à la sainteté.

L'Abbé, dit Saint Benoit, « se souviendra sans cesse du nom qu'il porte » et qui définit la mission qu'il a de conduire au Père, les fils de Dieu qui lui sont confiés[20]. Dans la communauté, la **supérieure est mère**, mais pas à la façon des parents qui éduquent leurs enfants, même s'il y a parfois une analogie. Elle est mère à la façon du Christ au milieu de ses disciples. Le Christ avait pour mission de leur révéler le Père, de les conduire au Père par toute sa personne, son exemple, son enseignement. La supérieure n'est pas le simple substitut de la mère naturelle qui nous aurait manqué ; elle n'a pas pour but de colmater les brèches affectives de notre enfance. La maternité de la supérieure va apprendre à la sœur à découvrir son origine et engendrement en Dieu[21]. Abondant dans le même sens, un proverbe rwandais dit : « *N'engendre vraiment que Dieu, les hommes ne font qu'éduquer* ».

Seule la supérieure parfaitement fidèle à la Parole de Dieu peut envisager ici son engendrement en Dieu, en se montrant elle-même obéissante à l'enseignement de l'Evangile, de l'Eglise et à son droit propre.

C'est pourquoi Saint Benoît ajoute : « Il n'enseignera, ne constituera ou n'ordonnera rien en dehors des enseignements du Seigneur. Sa doctrine, ses ordres et son exemple devront éveiller chez les moines l'esprit filial, comme par le ferment de la Parole du Christ »[22].

**L'autorité est service** parce que le supérieur ou la supérieure doit être pour ses frères ou ses sœurs un serviteur, un animateur avec le seul souci de remplir sa mission de manière responsable en vue d'une communauté obéissante, unie et fraternelle, une communauté charismatique, en faveur de chaque membre. En étant au service de la communauté, le supérieur ou la supérieure joue le rôle d'éclaireur et de guide. C'est ainsi que « l'autorité spirituelle ne tire pas son existence de l'homme ami ou ennemi, mais du Christ et de sa parole qui dit : « *Je suis venu pour servir et non pour être servi* » (Mt.20, 27-28). Elle renonce à ses désirs plus ou moins passionnés de décider, de contraindre, de dominer ou de séduire son prochain. Elle ne cherche pas à agir sur l'émotivité des personnes, ni même à exalter leur piété. Sa charité s'étend à tous ses frères et surtout aux plus faibles dans lesquels elle voit l'image que Jésus-Christ a marquée et veut marquer de son empreinte.

coordinatrice, accompagnatrice. Pour ce faire, elle doit être fondée sur le Seigneur et sa Parole. Ainsi, «La vraie autorité spirituelle ne se prouve pas par le succès ou la réussite, mais elle dépend de l'humilité, de l'écoute de chacun, de l'honnêteté, de l'amour pour le Seigneur, Sa Parole et son Eglise »[23].

Son ministère est celui de l'unité - il est signe et responsable de l'unité de la communauté. Cet idéal est-il réalisable ? On peut se le demander. Mais nous restons bien conscientes que l'autorité dans la communauté, comme dans l'Eglise reste un don de Dieu et le don demeure un idéal avec lequel il faut se mesurer chaque jour.

### 3.3. *L'autorité et sa situation communautaire*

La Supérieure exerce son autorité selon le plan de Dieu tel qu'enseigné par le Christ « *Je suis venu pour servir et non pour être servi* » (Mt. 20, 27-28). En réalité, la supérieure est une personne imparfaite, qui doit le reconnaître et se dépasser pour répondre aux exigences de sa responsabilité. Elle doit faire émerger en elle les qualités humaines qui feront d'elle une personne acceptable, même dans un contexte tout autre que religieux. Au-delà de toutes ces qualités humaines, femme sociable, elle doit être une femme de confiance. Celle-ci crée l'ouverture spontanée de ses membres. Ainsi rassurante, elle encourage l'ouverture de conscience des autres.

La confiance rend à la supérieure la liberté intérieure, la facilité et la joie d'exercer son autorité-service. Cette confiance se mérite et ne s'achète pas. Elle est le point fondamental de son agir qui répond à ces règles : Exercer dans un esprit de service, l'autorité reçue de Dieu ; Etre docile à la volonté de Dieu dans l'exercice de son pouvoir ; Gouverner les membres comme filles de Dieu ; Promouvoir l'obéissance volontaire ; Montrer le respect pour la personne humaine ; Etre à l'écoute de chaque membre et de la communauté ; Favoriser la collaboration et encourager les initiatives pour le bien de l'Institut et de l'Eglise de Dieu (cfr Canon 618).

#### 3.3.1. *La situation communautaire de l'autorité*

Dans la Communauté, la supérieure ne s'impose pas par des expressions absolutistes. Mais elle y habite comme membre, en synergie avec d'autres, consciente de sa mission de réaliser la mobilité et le fonctionnement des autres membres. Car sa **tâche principale** est celle d'aider à atteindre **les objectifs religieux personnels et communautaires**. Pour marquer cette synergie, la sagesse africaine, dit dans une maxime : «*Mukalenga wa bantu, bantu ba mukalenga*», ce qui signifie : « *le chef pour le peuple, le peuple pour le chef* ». Il y a donc une circularité d'appartenance. La supérieure n'impose pas au groupe sa propre manière de penser et d'exister. Elle est l'animatrice de la communauté. Cela revient à réveiller la vie du groupe, à interpeller celui-ci afin d'avoir une

existence propre à partir de sa propre manière d'être. C'est pourquoi dans la communauté religieuse l'autorité est essentiellement « pastorale »[24].

Du point de vue fonctionnement, la supérieure dirige la communauté à partir de la communauté elle-même, elle doit manifester un grand respect pour les membres, puisque les objectifs de la communauté ne sont pas étrangers à ceux des membres ni vice versa, étant donné qu'elle se trouve à leur intérieur.

La supérieure est appelée à acquérir une « attitude de service attentif et empressé ». Cette attitude lui permet de transformer un groupe communautaire sans vie et passif en un groupe animé et actif, de renforcer les possibilités des membres et de la communauté. Chez elle, on attend plus l'attitude fraternelle et d'accompagnatrice que celle d'une experte qui connaît tout et qui sait tout faire.

#### · **Supérieure accompagnatrice de la communauté**

Dans l'accompagnement, la supérieure est attentive non seulement au travail que ses sœurs exercent, mais aussi à tout ce qui a trait à leur personne au niveau humain, affectif, relationnel, spirituel et religieux. Elle va au-delà de l'observance pour favoriser auprès des membres l'ouverture afin qu'ils soient attentifs et intéressés à vivre les exigences évangéliques dans la joie du Seigneur. **Etre supérieur** est plus important qu'**agir en supérieur**. Le fait d'être accompagnatrice implique la capacité de savoir être avec l'autre, sans l'empêcher d'être soi-même par son attitude d'accompagnement plutôt que de commander, sa façon de faire surgir les choses plutôt que les organiser soi-même.

#### · **Supérieure animatrice de la communauté**

L'animation est une méthode de gouvernement de la communauté basée sur la collaboration et la participation. Son animation s'effectuera moyennant sa disponibilité, sa bienveillance et son dévouement, sa générosité dans l'acceptation et la compréhension des membres, sa maturité évangélique, sa faculté d'accueillir et de vivre les circonstances qui se présentent, l'acceptation de ses propres limites, sa sensibilité à percevoir la réalité de sa communauté et les situations que celle-ci traverse, son authentique vie de prière toujours en progression, sa faculté de parler et de se taire, sa faculté de discerner les ambiguïtés, de vivre sa propre crainte, de lire et découvrir ses propres mécanismes de défense, de fuite et de résistance.

### **3.4. Les moyens d'action du Supérieur religieux**

Pour faire développer les valeurs qui aident à grandir en communauté et à faire grandir la communauté, nous épinglons quelques moyens d'action que le Supérieur religieux est censé détenir pour garantir une obéissance volontaire :

**L'information** : moyen efficace pour favoriser la prise de conscience, la coresponsabilité et l'engagement des membres ; **la délégation de responsabilité** (avoir la capacité de déléguer son pouvoir), est la voie efficace pour reconnaître

un espace raisonnable de liberté pour s'organiser et organiser. Il s'agit de celles qui sont directement chargées des devoirs et des tâches ; **la règle précise pour la vie** (adaptation), la communauté qui sait faire le choix d'un horaire qui répond aux indications générales de la règle et aux circonstances concrètes et spécifiques de celle-ci. Il revient à la supérieure de rendre vivante cette conscience pour promouvoir l'obéissance volontaire. En conséquence, la religieuse adulte aura : la connaissance suffisante du charisme et des exigences de la vie religieuse, de la spiritualité et du Charisme propres de son Institut ; elle fera preuve d'une adhésion volontaire par la foi à tout ce qui est susmentionné : la capacité d'écoute et d'acceptation de l'autorité, l'ouverture au dialogue, la constance et la stabilité dans le discernement, le désintéressement et la générosité dans son action, la soumission à la norme et à l'autorité.

### 3.5. *Image d'une communauté adulte*

Une communauté religieuse est une communion des personnes consacrées qui font profession de chercher et d'accomplir ensemble la volonté de Dieu : une communauté de frères et sœurs aux rôles divers mais partageant le même objectif, le même idéal et la même passion [25]. Tout cela leur imprime certaines caractéristiques qui font d'elles des témoins de la communion trinitaire. Les membres d'une communauté adulte cultivent les valeurs évangéliques et combattent progressivement les antivaleurs et il y a une grande capacité de soumission aux normes générales et propres.

Les caractéristiques d'une communauté adulte sont donc la coresponsabilité articulée, l'appréciation mutuelle dans la reconnaissance, l'acceptation et l'encouragement des autres dans leurs potentialités ; la complémentarité. Il faut ici souligner que la vie commune, l'union se parfait si tous les membres s'associent dans la gestion de la vie d'ensemble. Chacun prend sa part de responsabilité selon ses capacités, pour soutenir et compléter l'action et les initiatives de la communauté. La complémentarité permet une bonne coresponsabilité et l'adhésion à la volonté de Dieu. Un proverbe africain ne dit-il pas que c'est en s'unissant que les *fourmis* sont parvenues à transporter *un éléphant* ?(Mossi)

## 4. **Image d'une communauté non adulte**

Il s'agit d'une communauté dont les membres n'ont pas de référence au Christ comme centre de leur vie. Les membres sont plus revendicateurs que promoteurs. C'est une communauté dépourvue de soutien, d'initiatives constructives ; une communauté où l'on constate le manque d'acceptation de l'autorité et de soumission aux normes générales et propres.

Dans une communauté non adulte, l'exercice de l'autorité elle-même est en butte à des difficultés qui peuvent transparaître comme des défauts de l'autorité

dont voici quelques signes : l'autoritarisme sous toutes ses formes, l'inégalité dans le traitement (favoritisme), le manque de respect envers les personnes à gouverner et à leur dignité humaine et chrétienne, le désir de tout régler (l'omniprésence de l'autorité), l'esprit de surveillance et de suspicion, l'égoïsme et l'inertie sans affronter les problèmes réels, le manque de charité, la dureté de cœur, etc.

Alors comme corollaires, on doit s'attendre aussi à des défauts d'obéissance dont les manifestations peuvent être: la révolte ou la rébellion, la récrimination contre tout, l'esprit de dénigrement et de murmure, l'hypocrisie et le manque de sincérité, la routine et le dégoût de tout, l'enfantillage, la dépression, etc.

## 5. Moyens pour atteindre cette maturité

La communauté adulte n'est pas un prêt-à-porter, ni une génération spontanée. Elle est fruit d'actes et d'une culture qui trouvent leurs racines dans la formation initiale, permanente et l'autoprise en charge.

Ainsi donc, dès la formation initiale, il faudrait déjà une formation de la volonté et un apprentissage des vertus humaines telles que la loyauté, la rectitude, le sens de responsabilité, l'esprit critique, la liberté et l'équilibre affectif. Cette formation doit se faire à travers un processus formatif qui devra faire recourir à certaines pratiques :

- 1) Promouvoir l'éducation de la volonté : l'éducation de la volonté, son renforcement ou sa culture devra se faire par le renoncement en apprenant à dire non ou à limiter son temps ; l'esprit de générosité en se rendant disponible de manière stable ; l'exactitude, la promptitude, l'autodiscipline, l'auto-privation, le courage pour affronter certaines situations éprouvantes, le travail personnel, les initiatives personnelles ;
- 2) Améliorer la méthode de discernement : cette amélioration ne peut s'obtenir qu'en établissant une hiérarchie des valeurs : les valeurs du Christ (vertus), valeurs personnelles (ses propres projets) et institutionnelles (obligations en tant que religieux). Cette pratique doit être soutenue par la prière et la méditation quotidiennes. Si le discernement est faussé, le dialogue devient vide.
- 3) S'exercer à l'écoute (pour renforcer la capacité d'écoute, il faut tenter de comprendre la présence, l'expérience, l'*hic et nunc* de l'autre, être disposé à voir le monde avec les yeux de l'autre, l'écouter avec son cœur, comprendre et écouter, savoir se taire et laisser parler ...).
- 4) Respecter les besoins de l'autre dans toute sa personnalité (une autre forme de la culture de l'obéissance consiste à connaître et à comprendre l'autre, à avoir une attitude d'intérêt sincère fraternel, de soutien dans la croissance... un autre moyen pour cultiver la culture de l'obéissance est le service gratuit



et spontané envers tous, la disponibilité sans frontières, la disponibilité désintéressée par le volontariat et le bénévolat).

## Conclusion

Autorité, obéissance, soumission. La soumission biblique existe, et c'est une chose précieuse. Mais elle doit commencer par ce que Dieu veut, et ce que présume la Parole de Dieu à savoir, que nous soyons tous, individuellement et collectivement (autorité et membres) soumis à Jésus Christ ; que nous soyons soumis les uns aux autres dans l'Eglise où nous vivons afin d'être appréhendés comme travailleurs dévoués qui servent le Corps du Christ et qui se montrent fidèles. St. Paul, est particulièrement clair : "Vous soumettant les uns aux autres dans la crainte du Christ" (Eph. 5,21).

Pierre exprime essentiellement la même pensée lorsqu'il dit : " Pareillement, vous, jeunes gens, soyez soumis aux anciens, et tous, les uns à l'égard des autres, soyez revêtus d'humilité; car Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles"(1 Pierre 5,5).

L'amour nous pousse à accepter la responsabilité d'être "le gardien de notre frère ou sœur». Mais il nous interdit de trop nous ingérer avec violence dans sa vie privée. En effet, nous sommes appelés à suivre la voie discrète du Saint-Esprit dans les cœurs des uns et des autres. Et nous ne sommes jamais appelés à nous substituer à Lui, ni à effectuer son travail![26]

Comme la soumission mutuelle se fonde sur l'amour, elle trouve son origine dans la nature même de la Divinité. Dieu, par sa nature, est Communauté. Le Dieu unique est en fait une communauté de trois Personnes, qui, d'éternité en éternité, partagent leur vie ensemble.

C'est ainsi que l'autorité procède d'une intuition divine dont la Trinité est l'expression : une communauté unique dans la complémentarité et la coresponsabilité.

[1] cfr. L'identité des consacrées à l'épreuve de nos cultures. Actes du 2<sup>ème</sup> colloque national sur la vie consacrée en R.D.Congo, Kinshasa du 25 janvier au 02 février 2009, p. 173.

[2] Jean Paul II, lettre apostolique *Novo millennio ineunte* (6 janvier 2001), nn. 43-45; *Vita Consecrata* n°46,50

[3] Cfr. Congrégation pour les Instituts de vie consacrée et les Sociétés de vie apostolique, **Le service de l'autorité et l'obéissance**, n. 3 § 4.

[4] *Le robert Micro, dictionnaire d'apprentissage de la langue française*. Dictionnaire le Robert, p. 859.

[5] NAKAHOSA KABEMBA, J.K., *Figure*

- renovée du supérieur religieux, animateur de communauté. Analyse Juridico pastorale*, p.8.
- [6] Max WEBER, *Economie et société* (1992), [http // fr.wikipedia.org / wiki / pouvoir \(sociologie\)/28/12/2012](http://fr.wikipedia.org/wiki/pouvoir_(sociologie)/28/12/2012).
- [7] Idem.
- [8] J.M.DENQUIN cité par Roger MUCCHIELLI, [www.wikipedia.org](http://www.wikipedia.org) / la psychologie de la relation/ 28/12/2012.
- [9] Franck A. VIOLA, *L'autorité spirituelle dans l'Eglise*, chap.3 « L'autorité et la soumission ». [http // www.eglisedemaison.com/livres/viola/co](http://www.eglisedemaison.com/livres/viola/co)
- [10] Revue la trompette, A 197 «La source de l'autorité dans l'Eglise Catholique. [www.bereanbean.org](http://www.bereanbean.org).
- [11] Franck A. VIOLA, *L'autorité spirituelle dans l'Eglise*, chap.1. «Les modèles de l'autorité », [http // www.eglisedemaison.com/livres/viola/co](http://www.eglisedemaison.com/livres/viola/co)
- [12] Françoise ROSSETTI HERBELIN, *Qu'est-ce que l'autorité ?* [www.pedagopsy.eu / autorité .htm](http://www.pedagopsy.eu/autorite.htm)
- [13] Canons 608 & 617; NAKAHOSA KABEMBA, J.K., idem, p.5.
- [14] Cfr. Jean-Paul II, *Exhortation apostolique post-synodale, Vita Consecrata*, n° 43 ; *vie fraternelle en Communauté* n° 50 ; *Repas du Christ* n° 14.
- [15] *Vie fraternelle en communauté* nn. 47-53 ; la documentation catholique g1(1994) pp.425-426 ; CIC 618 ; proposition 19.
- [16] Benoît XVI, *Discours aux supérieur(e)s généraux des Instituts de vie consacrée* et des Sociétés de vie apostolique. AULA Paolo VI, (du lundi 22 mai 2006).
- [17] Cfr Cardinal MALULA « La vocation particulière de la Congrégation », in Léon de Saint MOULIN, S.J., *Œuvres Complètes du Cardinal Malula*, volume 5, textes concernant la religieuse, FCK, 1997, p.235 – 236.
- [18] Cfr Cardinal MALULA « La vocation particulière de la Congrégation », in Léon de Saint MOULIN, S.J., *Œuvres Complètes du Cardinal Malula*, volume 5, textes concernant la religieuse, FCK, 1997, p.236.
- [19] cfr. Bernard DUCRUET, *L'autorité en communauté*, collection Petits traités spirituels, VI, *Vie consacrée* : Ed. Brandi Borth 1997, p.11.
- [20] cfr. Bernard DUCRUET, idem. P.16.
- [21] cfr Bernard DUCRUET, idem, P.31.
- [22] cfr Bernard DUCRUET, idem, P.16.
- [23] Jacques DUBOIS, « l'autorité dans l'Eglise locale. Promesse », *Revue de réflexion biblique*, sommaire du n° 147, janvier-mars 2004.
- [24] *Service de l'autorité et l'obéissance* n° 14.
- [25] *Le service de l'autorité et l'obéissance* n° 1.
- [26] FRANCK A. VIOLA, *L'autorité spirituelle dans l'Eglise*, Chap.3. « L'autorité et la soumission ». [http//www.eglisedemaison.com/livres/viola/co](http://www.eglisedemaison.com/livres/viola/co)

# L'AUTORITÉ DE CEUX QUI SOUFFRENT

Sr. Martha Zechmeister, CJ

*Soeur Martha Zechmeister est née en 1956 en Autriche. C'est une religieuse de la « Congrégation de Jésus », fondée par Maria Ward. Elle enseigne la théologie systématique et elle dirige le Master en Théologie latino-américaine à l'Université de l'Amérique centrale à San Salvador (El Salvador).*

*Original en espagnol*

## 1. Du pouvoir opprimant à l'autorité libératrice

**E**n se lançant dans une abstraction et une simplification presque inhumaines, on pourrait affirmer qu'il existe en général deux types de gouvernement, deux types d'exercice du leadership, indépendamment de leur contexte, qu'il soit politique ou ecclésial, familial ou public. On peut définir ces deux types de gouvernement en deux mots qui tirent leur origine de la politique romaine : « *potestas* », pouvoir, d'une part, et « *auctoritas* », autorité, d'autre part.

Le premier type, qu'on appelle pouvoir, se base sur une inégalité, une asymétrie. Ceux qui détiennent le pouvoir ont un avantage sur les autres. Cet avantage peut se fonder sur une meilleure connaissance, sur une accumulation de ressources économiques ou sur l'exercice de la violence physique, psychologique ou sociale. Le sociologue Max Weber a défini le pouvoir par ces mots, qui sont devenus classiques : « Le pouvoir est toute chance de faire triompher, au sein d'une relation sociale, sa propre volonté, même contre des résistances, peu importe sur quoi repose cette chance ».<sup>1</sup> Le puissant est capable de garder sous contrôle le terrain de compétences qu'il domine. Il dispose des moyens nécessaires pour s'imposer à ses sujets, pour éliminer toute résistance et, dans le pire des cas, pour détruire ceux qui ne se soumettent pas à lui.

Le deuxième type de leadership, qu'on appelle autorité, comprend lui aussi une asymétrie. La personne qui a l'autorité a aussi un avantage sur les autres.

Mais le type de relation entre une personne dotée d'autorité et les personnes qui respectent cette autorité est fondamentalement différent. L'autorité ne se distingue ni par l'imposition ni par la soumission, mais se base essentiellement sur une reconnaissance réciproque et libre. Dans cette relation, l'« asymétrie » dans l'expérience, dans la connaissance, dans la position sociale ou dans les ressources n'élimine pas l'égalité fondamentale entre les deux parties, entre les deux éléments de la relation. De plus, l'autorité ne refuse jamais une fraternité fondamentale qui ne permet jamais de se placer au-dessus des autres. On peut « prendre le pouvoir », mais on ne peut jamais « prendre l'autorité ». La personne qui « détient l'autorité » la doit à l'affirmation gratuite et adulte des personnes qui la reconnaissent. L'autorité ne devient jamais une « possession qu'on ne peut pas perdre », parce qu'il faut la mériter et la recevoir sans cesse. L'autorité se détruit toute seule (elle s'auto-détruit) quand elle retombe dans la violence. Imposition et autorité sont incompatibles dans leur essence.

Renoncer à l'imposition ne signifie pas du tout perdre l'autorité ni que celle-ci se supprime d'elle-même. Ce renoncement n'implique pas non plus de faiblesse, ni de conception « anti-autoritaire » ni un « laisser faire ». La vraie autorité requiert plutôt une personne dotée d'une grande vigueur, qui n'utilise pas sa force et son énergie intérieure pour maintenir les autres dans un état de dépendance infantile, mais pour promouvoir leur croissance intégrale : leur croissance humaine, sociale, politique et spirituelle.

« Autorité libératrice » n'est pas non plus synonyme d'anarchie. L'exercice de cette autorité demande toutes les énergies vitales pour créer et protéger avec fermeté les espaces sociaux qui font que la vie s'épanouit, qui contribuent au développement de personnes et de communautés dont les relations sont libres et respectueuses. Les Constitutions de la Compagnie de Jésus, qui sont aussi les constitutions de ma congrégation, affirment : « Le Préposé Général a sur la Compagnie toute autorité en vue de l'édification »<sup>2</sup>. Par l'autorité, il faut protéger ceux qui sont sans défense de ceux qui les exploitent au sein et en dehors de la communauté, sans tomber dans le piège du paternalisme ou du maternalisme. C'est le drame des systèmes autoritaires : les personnes opprimées essayent de se sentir puissantes en opprimant les plus faibles. (Entre parenthèses : c'est là à mon avis une des terribles racines du scandale des abus sexuels et des abus physiques commis par des prêtres et des religieux).

Les personnes dotées d'une réelle autorité ne se soucient guère de maintenir leur pouvoir mais, au contraire, elles sont guidées par le souhait que les autres personnes évoluent vers l'auto-détermination (autonomie) et vers la liberté d'action. La vraie autorité se développe dans la mesure où elle aide les autres à se développer : Jésus libère la femme que le démon avait courbée et il la défend contre les autorités qui veulent l'empêcher de guérir en la remettant à la loi rituelle, ce qui met aussi sa propre vie en péril. Il utilise sa liberté et sa puissante

autorité pour « la renforcer » afin qu'elle puisse redresser ses forces. Il lui rend sa dignité humaine, sa liberté, afin qu'elle poursuive son chemin, droite (guérie) et libre (cfr Lc 13, 10-17).

### ***Application ad intra***

Ce que nous venons de dire semble escompté. Il est certain que ces dernières années les congrégations religieuses ont changé leur façon de voir l'exercice de l'autorité et il y a, sans nul doute, beaucoup de bonne volonté pour le mettre en pratique. Mais elles se préoccupent beaucoup de la réalité de la vie quotidienne. Pouvons-nous être certaines que les supérieures et les formatrices, du haut de leur autorité, font en sorte que chaque Sœur – de la novice à la plus âgée – puisse se développer « comme Dieu l'a pensée » ? Ou bien, ne se produit-il pas encore trop souvent que les « processus de formation » (tant initiale que permanente) ressemblent plus à un « lit de Procuste » ? (Procuste était un mauvais personnage de la mythologie grecque, qui offrait l'hospitalité à des voyageurs solitaires. Si la victime était grande et son corps plus long que le lit, il coupait les parties du corps qui dépassaient. Si en revanche la victime était plus courte que le lit, il l'allongeait de force. Le « lit de Procuste » est donc une métaphore du standard arbitraire qui force à une conformité parfaite). N'est-ce pas aussi un souci dominant que les personnes « s'adaptent » (se conforment) plutôt que d'accompagner chacune de nous dans l'aventure fascinante de la rencontre avec son propre mystère et de se développer (se réaliser) en plénitude ? Ne peut-on pas dire qu'en général c'est la peur qui domine chez ceux qui se détachent de l'ordinaire ? « On coupe ce qui dépasse », affirme un proverbe allemand.

La 'formation' des religieuses africaines, indigènes ou latino-américaines par les fondations d'origine européenne a été une variante particulièrement triste du « lit de Procuste ». Au nom de la formation religieuse, on détruisait leurs modèles culturels et elles étaient soumises à une violente 'européanisation'. On mutilait ainsi gravement ces personnes qui étaient détachées des sources profondes de leur vitalité et de leur créativité. L'arrogance de l'eurocentrisme et sa manie de supériorité ont-elles été dépassées en profondeur et en vérité ? Nous, les Européens, avons-nous réellement renoncé à la « souveraineté d'interprétation » de ce qu'est et de ce que doit être la vie religieuse ? Pouvons-nous accepter et respecter sereinement la 'dés-européanisation' et la richesse du pluralisme culturel : la pluralité dans la façon de vivre en communauté, de réaliser notre mission et d'exprimer notre rapport avec Dieu ?

Ces questions s'imposent parce qu'elles touchent la façon de vivre les relations humaines dans les congrégations. Sur le plan théorique, nous avons dépassé le modèle hiérarchique vertical, centré sur la supérieure qui surveille toutes les relations des sœurs, au sein de la communauté et, plus encore, en dehors de celle-ci. Mal vécus et intériorisés au cours des siècles, les modèles continuent

sans doute à agir sur le plan de l'inconscient, et donc de manière plus subtile. Les processus de formation se sont-ils réellement libérés du modèle de dépendance et du contrôle ou continuent-ils, en secret, leur destruction ? Soutiennent-ils et facilitent-ils réellement le développement de relations adultes et reconnaissent-ils la valeur fondamentale de l'amitié entre les sœurs et avec les personnes que nous voulons servir ? Un abîme sépare l'entente et la vivacité entre adultes, mûrs sur le plan identitaire, de l'uniformité. Enfin, une communauté structurante sur le contrôle et sur l'uniformité n'est pas utile dans le cadre de sa mission évangélique. Le seul modèle de communauté qui nous implique est le mouvement de Jésus : simple, fraternel et avec une grande chaleur humaine pour accueillir et partager la vie de tous les exclus du banquet des riches et des puissants.

### *Application ad extra*

Ces deux conceptions du leadership s'expliquent aussi en recourant à la « méditation des deux étendards » dans les Exercices spirituels d'Ignace de Loyola. Ce dernier nous invite à un exercice d'imagination, c'est-à-dire à imaginer deux leaders opposés, le Christ et Lucifer. Il décrit le profil de ces deux modalités, complètement différentes, par des métaphores fortes et primitives : Lucifer, l'« ennemi mortel de la nature humaine » est assis à Babylone « sur une chaire élevée, toute de feu et de fumée, sous des traits horribles et d'un aspect épouvantable ». Il s'agit d'une manifestation suggestive du pouvoir qui fascine et provoque parfois comme première réaction, presque inévitablement, soumission et servilisme. C'est un pouvoir fondé sur la peur. Lucifer enseigne à ses démons une tactique subtile de séduction. Il leur demande de réveiller chez leurs disciples, avant tout, l'avidité pour les richesses pour les pousser ensuite vers la soif de l'honneur vain et d'un orgueil immense. Sa tactique géniale consiste à séduire par la fausse promesse que ceux qui se soumettent à sa domination recevront plus de pouvoir et de prestige. Mais en réalité, cette dynamique débouche sur un système de dépendance, qui détruit toute auto-détermination et soumet de manière brutale. À la fin, vainqueurs et victimes seront piégés par ces mêmes « filets et chaînes ».

L'application de ces deux métaphores primitives aux pouvoirs qui dominent en grande partie le monde est évidente. L'industrie des armes, les bourses et les agences de rating avec leurs liturgies emphatiques et leurs symboles de pouvoir condamnent d'innombrables êtres humains à la misère. Exactement comme les démons, les sujets qui agissent, usuriers et lobbyistes, n'ont pas de visage, ils restent cachés derrière une façade trompeuse, derrière « la fumée et le feu ».

L'autre étendard, l'autre leader qu'Ignace nous présente est le « Christ, notre Seigneur », assis à Jérusalem, « un lieu simple, beau et agréable ». Aucune démonstration de pouvoir, mais l'invitation à la pauvreté et à l'humilité. Ignace veut nous provoquer avec le paradoxe d'un Christ qui « conquiert » (entre

guillemets) le monde entier par le renoncement radical à toute forme de violence et à toute imposition et qui invite ses disciples à le suivre sur son chemin. Le moteur du monde, au temps d'Ignace de Loyola, à l'époque comme aujourd'hui, est la cupidité, l'envie d'accumuler des richesses, des capitaux. Et le prestige qu'une personne, une communauté, un groupe social conquiert, se mesure sur base de la quantité de ce que ceux-ci ont accumulé. Ceux qui ne se soumettent pas à cette logique deviennent ridicule et souffrent d'impuissance. L'invitation du Christ à la pauvreté et à l'humilité est une invitation à « changer le sens » de la logique du monde de manière radicale. Dans un discours prononcé à Barcelone, le 6 novembre 1989, dix jours avant d'être assassiné, Ignacio Ellacuría affirme : « Ce n'est que grâce à l'utopie et à l'espérance qu'on peut croire et avoir le courage nécessaire pour tenter de changer l'histoire, de la renverser et de la lancer dans une autre direction, avec tous les pauvres et les opprimés du monde ». L'humilité n'est pas un désir pervers et auto-destructeur, mais la valeur et la liberté de vivre radicalement « contre courant » et la disponibilité d'en assumer les conséquences avec simplicité. Démasquer les réseaux de dépendance, dévoiler les jeux de l'imposition, de l'angoisse du profit et du servilisme trouble les intérêts des « puissants » et, pour cela, attire la persécution et la croix. Le Royaume de Dieu ne peut pénétrer dans ce monde réel que grâce à ceux qui ont le courage de suivre la voie de Jésus et ce n'est que comme cela que les relations entre les personnes peuvent devenir plus humaines.

Bien entendu, la pourriture de la « logique du monde » pénètre aussi à tous les niveaux de l'Eglise ainsi que dans les communautés de religieux et de religieuses. Dans nos communautés aussi, nous vivons en lutte permanente entre « les deux royaumes », entre « les deux étendards ». Dès lors, pour exercer l'autorité au sein et en dehors de l'Eglise, nous avons besoin de personnes qui ont intégré toutes les énergies vitales et agressives et qui sont capables de les utiliser librement pour l'inévitable bataille. La motivation qui les pousse n'est certainement pas la soif de pouvoir, mais la passion pour la vie, la passion pour les victimes du pouvoir, qui est la passion pour Dieu lui-même. Nous avons besoin d'yeux limpides et d'un cœur pur et honnête pour découvrir et dénoncer courageusement les structures, et les personnes qui s'y cachent, qui soumettent et exploitent d'autres personnes du point de vue économique, psychologique et social.

Jésus *est* l'« autorité libératrice » incarnée et sa façon de « gouverner » est l'archétype et le « canon », la norme, de toute autorité légitime dans l'Eglise. Mais, aux premiers siècles du christianisme déjà, le modèle hébraïque patriarcal commença à remplacer le style de Jésus. Quelle différence entre l'autorité de Jésus et le bon patriarche des lettres pastorales ! D'un côté Jésus, qui met en valeur les petits et les marginaux et qui maintient des rapports fraternels et paritaires avec les femmes. Pour cela, il défie les prêtres et les anciens du peuple

et affronte librement Pilate, le représentant de l'Empire qui a le pouvoir de le torturer et de le tuer. D'un autre côté, comme modèle de la presque future autorité ecclésiale, le bon père de famille qui sait bien gouverner sa propre maison et tenir ses enfants dans la soumission d'une manière parfaitement digne » (1 Tim 3,4). Excusez ma question qui peut sembler naïve ou malicieuse, mais qui est tellement sincère : « Tous vous êtes des frères. N'appellez personne votre 'Père' sur la terre, car vous n'en avez qu'un, le Père céleste » (Mt 23, 8f) ?

Nous savons bien que les choses se compliqueront encore plus quand l'Eglise, au IV<sup>e</sup> siècle, ne sera plus une minorité, objet de persécution, et deviendra l'Eglise de l'Empire, en participant et en appuyant son pouvoir. L'autorité évangélique se convertit en « *potestas sacra* », en « pouvoir sacré ». La communauté des chrétiens cesse d'être une Eglise du martyr à la suite de Jésus, le protomartyr, qui a donné sa vie pour la défense des victimes. Cette même Eglise devient de plus en plus partie de ce monde qui produit des victimes, ou du moins les tolère comme un « tort collatéral ». La symbiose entre pouvoir politique et pouvoir ecclésial mène au grave danger que l'Eglise trahisse son essence, sa mission, qu'elle perde son autorité, dont l'unique fondement se trouve en Jésus et dans l'Evangile, pour se transformer en une institution puissante qui défend, avant tout, ses intérêts. Mais depuis ses origines en tant que communauté de Jésus, l'Eglise a un seul droit d'exister : rendre présente – avec l'autorité de Jésus – l'Evangile en tant que réalité de salut et de libération dans les situations qui tourmentent et rendent esclaves concrètement les êtres humains dans ce monde.

## 2. Le siège vide

Pour la tradition catholique, le concept de « représentation » est essentiel pour comprendre l'autorité de l'Eglise. On en trouve un écho dans les règles et dans les constitutions des ordres et des congrégations. Les Constitutions de la Compagnie de Jésus parlent de manière très naturelle du Pape, « Vicaire du Christ notre Seigneur », et du Supérieur qui est « celui qui se trouve à la place du Christ notre Seigneur ». Mais est-il vraiment possible de « remplacer », de « représenter », d'« être à la place » du Christ, du « Messie » ? Et ceci peut-il se produire comme « *opus operatum* », non par l'autorité ou le charisme qui correspond à une personne, mais par la charge qui lui est confiée ? Peut-on réellement « institutionnaliser » l'autorité libératrice de Jésus ? Peut-on « représenter » l'autorité de Dieu dans ce monde contingent et relatif ?

Il va de soi, bien entendu, que tout cela ne doit pas être compris à la façon des pharaons, des empereurs, comme une apothéose qui place une figure historique parmi les dieux, ni à la façon des leaders et des chefs militaires qui « par la grâce de Dieu » soumettent les populations. Au cours de la modernité, l'Eglise et la théologie ont appris, par un processus douloureux, qu'on ne peut



pas appliquer ce modèle au gouvernement ecclésial et qu'on ne peut pas baser l'autorité spirituelle et le pouvoir politique. Et, bien que trop tard, le Concile Vatican II nous a appris qu'on ne peut pas comprendre la « représentation » comme un concept anti-démocratique qui renie la dignité du peuple et perpétue la construction du pouvoir par le haut.

En définitive, que signifie exactement le concept de « représentation », de « Vicaire du Christ sur la terre », d'être « à la place du Christ » ? En effet, le pouvoir ecclésial et spirituel est un paradoxe qui n'existe que dans son dépassement continu. Celui-ci trahit son essence et sa vocation au moment même où il « prend » le pouvoir, où il s'installe dans le pouvoir comme les puissants de ce monde. Au contraire, plus il représente l'autorité de Dieu, l'autorité du Christ, plus il ne devient qu'un indicateur, une main qui indique l'Autre plus grand. « Ne vous faites pas non plus appeler 'Directeurs' : car vous n'avez qu'un Directeur, le Christ » (Mt 23, 10). Le long index de saint Jean Baptiste qui montre le Christ crucifié au-dessus de l'autel de Mathias Grünewald peut symboliser cette représentation : « Je ne le suis pas.... Je ne suis pas le Christ » (Jn 1, 20-21).

Toute « représentation » de l'autorité de Dieu est sujette à l'« interdiction des images » : « Tu ne te feras aucune image sculptée, rien qui ressemble à ce qui est dans les cieux, là-haut, ou sur la terre, ici-bas, ou dans les eaux, au-dessous de la terre. Tu ne te prosterner pas devant ces dieux et tu ne les serviras pas, car moi, Yahvé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux... » (Ex 20, 4-5). La fonction la plus noble de l'autorité spirituelle est de maintenir libre, avec force, cet espace qui n'appartient qu'à Dieu.

Dans la tradition hébraïque, nous trouvons la métaphore de la chaise vide. Pendant le Séder, le repas de la nuit du Pessah, on laisse autour de la table une chaise vide pour le prophète Elie, qui exprime l'espoir qu'il revienne avec le Messie. Agnes Heller, une philosophe hongro-hébraïque, qui a échappé à la machine mortelle des nazis, interprète cette métaphore de manière géniale : « La chaise vide attend le Messie. Si quelqu'un emporte cette chaise, la représentation est finie et l'Esprit abandonnera la communauté. La politique ne peut utiliser cette chaise, mais tant qu'elle la laissera où elle se trouve, exactement au centre de la pièce, où elle restera immobile avec son vide avertisseur et peut-être même pathétique, les acteurs politiques devront tenir compte de sa présence. Mais il sont libres au moins de compter sur son existence. Tout le reste est pragmatisme ».<sup>3</sup>

Si cette condition est valable pour tout exercice du pouvoir politique, elle est encore plus valable pour n'importe quel exercice de l'autorité spirituelle. Elle ne permet aucune « intronisation », quiconque s'assied sur cette chaise la profane. L'autorité dans l'Eglise est légitime uniquement dans la mesure où elle laisse vide cet espace qui ne lui appartient pas.

### 3. « La terrible banalité du mal » au nom de l'obéissance

Parler d'obéissance dans un monde qui a vécu la critique de l'Illuminisme est une question très difficile : « L'Illuminisme est la sortie de l'homme d'un état de minorité dont il est lui aussi la cause » révèle la devise kantienne. Dans un monde post-illuministe, le renoncement à l'auto-détermination n'est plus considéré comme une vertu, mais comme une lâcheté qui n'a pas le courage de prendre les responsabilités de ses actes, en dernier ressort comme une conduite immorale. Se laisser mener par des critères établis et voulus par d'autres sans les examiner au préalable semble aliénant et déshumanisant. Par ailleurs, ce n'est pas seulement difficile, mais presque impossible de parler d'obéissance, y compris de l'obéissance religieuse, après les principaux systèmes fascistes et totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle.

En 1961, la philosophe judéo-allemande Hannah Arendt put assister, à Jérusalem, en tant que journaliste, au procès d'Adolf Eichmann, qui avait organisé le transport de millions de juifs dans les camps de concentration. Sa découverte la plus étonnante fut celle de la « terrible banalité du mal ». Cet homme, qui conduisit des milliers d'êtres humains à une mort épouvantable, était dénué de toute motivation, et il n'y avait rien de grandiose dans sa perversion. Eichmann a simplement été un bureaucrate, qui a commis ses crimes d'« extermination administrative de masse » avec la conscience tranquille, parce qu'il exécutait des actes demandés par ses devoirs, en obéissant à des « ordres supérieurs ». La soumission à l'autorité s'est avérée un instrument de barbaries.<sup>4</sup>

Dans le récit de Arendt, il est très triste de lire comment Eichmann, pour se défendre, a mis en valeur « l'obéissance aveugle » et « l'obéissance des cadavres », un écho pervers des Constitutions de la Compagnie de Jésus<sup>5</sup>. Les bourreaux nazis, comme la plupart des bourreaux de toutes les dictatures militaires et des régimes totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle, se sont justifiés en affirmant qu'ils agissaient par « obéissance due ». Depuis lors, le mot « obéissance » a été définitivement sali et entaché.

En tenant compte de tout cela, l'obéissance peut-elle encore se racheter comme concept de la vie religieuse, de la vie religieuse renouvelée selon le Concile Vatican II ? Nous devons bien entendu nous souvenir qu'Ignace de Loyola – conformément à toute la tradition de la vie religieuse – pose une condition essentielle pour l'obéissance : écouter la voix de son supérieur « comme si elle venait du Christ notre Seigneur », « là où on ne peut déceler aucune espèce de péché » et « dans toutes les choses auxquelles l'obéissance peut s'étendre ».<sup>6</sup> D'une manière ou d'une autre, Ignace suspend la responsabilité individuelle, refuse la dignité de la conscience de chaque personne ou l'abandon de soi à l'arbitraire d'un supérieur. Mais il ne suffit pas d'affirmer cela si nous ne faisons pas d'abord une critique correcte.

Il est certain que le voeu d'obéissance, l'obéissance religieuse, en dernier ressort, ne peut répondre qu'à l'autorité de Dieu. Dans le langage traditionnel, réaliser la volonté de Dieu est la seule motivation légitime de l'obéissance religieuse. C'est pour cela précisément que les vrais obéissants sont réellement libres et qu'ils sont dangereux pour les puissants. Conscients d'être dédiés de manière inconditionnelle à l'autorité suprême, ils sont libres de tout servilisme. Même en risquant leur vie, ils ont le courage d'affronter n'importe quelle situation : ils sont libres de regarder en profondeur et de marcher dans les pas de Jésus.

La question décisive est donc la suivante : comment devons-nous faire pour trouver la volonté de Dieu dans la réalité quotidienne de notre vie sans nous tromper et sans tomber dans l'infantilisme ? Où Dieu nous parle-t-il de manière « infaillible » ? En définitive, il ne nous reste qu'à protéger « la chaise vide » qui nous mène au mystère transcendant et ainsi, en même temps, protéger la conscience individuelle ? Ou bien à l'improviste apparaît-il une vraie médiation, une « présence réelle », un « sacrement » de l'autorité suprême, « matérialisé » de manière réelle et concrète dans ce monde qui a tout le droit d'exiger – et de mériter – notre obéissance inconditionnée ?

#### 4. L'autorité de ceux qui souffrent

« Je connais une seule autorité qui ne peut être révoquée par aucune explication ou émancipation : l'autorité de ceux qui souffrent »<sup>7</sup>. C'est ce qu'affirme le théologien allemand Johann Baptist Metz, lors d'une conversation avec un survivant de l'Holocauste et Prix Nobel de la Paix, Elie Wiesel.

Il est clair que l'autorité de Dieu ne se révèle pas comme apothéose dans les manifestations du pouvoir, ni du pouvoir politique, ni du pouvoir sacré, mais bien « *sub specie contrarii* », dans ce qui semble être son contraire. Toute la pleine autorité de Dieu est réellement présente, elle a un corps et une visibilité, chez les plus vulnérables, chez ceux qui n'ont pas de pouvoir, chez les victimes. Dans sa fameuse parabole sur le Jugement dernier (Matthieu 25), Jésus lui-même place toute l'histoire de l'humanité sous « l'autorité de ceux qui souffrent ». Son autorité est la seule autorité en laquelle peut se manifester l'autorité d'un Dieu Juge de tous les êtres humains, dans le monde entier et de tous temps. Ce que nous appelons la voix de la conscience est notre réaction face à la souffrance d'autrui.<sup>8</sup>

Le système politique dominant, la démocratie libérale, est un concept fortement centré sur l'« égalité » de tous les êtres humains. Par conséquent, que les intentions soient bonnes ou non, il imagine souvent un monde fantôme, l'illusion d'un monde égalitaire sans souffrances, où tout le monde a les mêmes opportunités. Mais cette fiction n'a rien à voir avec notre monde réel. Justement parce que notre monde est un scandale d'inégalité et d'injustice, la « partialité »

de Dieu en faveur des victimes, des marginaux et des exclus a besoin d'une « représentation » dans l'histoire concrète. « L'Eglise n'existe pas pour représenter le pouvoir politique, mais pour ramener à la mémoire l'impuissance politique »<sup>9</sup>. C'est en définitive la légitimation la plus profonde de toute autorité dans l'Eglise.

Ceux qui meurent de faim ou à cause de la violence comme conséquence d'une inégalité scandaleuse, les migrants, partagés entre l'Europe et les Etats-Unis dans les confins méridionaux, les prisonniers politiques de toutes les victimes, tous ceux là représentent la plus haute autorité à laquelle nous devons répondre sans protester. Aucune instance, pas même l'instance hiérarchique la plus élevée de l'Eglise ne se trouve au-dessus de cette autorité. Une obéissance et un amour adulte envers l'Eglise savent que c'est là la vocation la plus noble de la vie religieuse, le service de vérité que nous devons à l'Eglise : nous soumettre à l'autorité des victimes et affirmer de manière prophétique que toute l'Eglise doit se présenter et se définir à partir de cette autorité. Si l'Eglise ne le fait pas, elle déforme le visage de Jésus-Christ.

Comment vivre le vœu d'obéissance face « à l'autorité de ceux qui souffrent » ?

Fondamentalement, « l'obéissance aveugle » – dans sa pire signification – est une attitude commode et indigne d'une conduite adulte : accepter le commandement d'un autre, exécuter un ordre et échapper ainsi à ses responsabilités et aux conséquences de ses actes. Et « l'autorité de ceux qui souffrent » génère un « ordre » qui nous implique de manière inconditionnée et radicale, sans suspendre d'aucune façon la responsabilité individuelle. Obéir au commandement des victimes n'infantilise pas (ne rend pas immatures), au contraire elle exige un acte libre et adulte du plus profond de notre personne. Un acte qui nous rend réellement humains.

Vivre notre vœu d'obéissance, sous l'autorité de ceux qui souffrent est un processus complexe aux dimensions variées : personnelle et communautaire, mystique et politique. Mais tout commence par quelque chose de simple et d'élémentaire : nous réveiller de notre narcissisme et de notre monde auto-référentiel et ouvrir nos yeux et notre cœur à la souffrance d'un autre être humain. L'élément fondamental est de résister à la tentation de regarder de l'autre côté ou de se réfugier dans l'apathie. Dans la parabole du « Bon Samaritain », Jésus raconte qu'un homme est tombé aux mains de voleurs qui l'ont dérobé et frappé. Un prêtre et un lévite voient le blessé, mais ont des « intérêts plus importants » dont ils doivent s'occuper. Mais celui qui cherche « Dieu », dans le sens de Jésus, ne connaît pas d'« intérêts plus importants » : Dieu l'attend dans son frère ou dans sa sœur maltraités et il ne peut le rencontrer ailleurs. Le christianisme ne connaît pas d'autre mystique que la mystique des « yeux ouverts ».

Et alors comment répondre à ce que voient les yeux et à ce que sent le cœur face à un être humain qui souffre ? De la manière la plus simple et la plus naturelle : en soignant les blessures, en préparant un repas, en offrant un accueil et une aide économique. Faire cela n'est pas du tout un acte de générosité, mais c'est obéir de manière simple à l'autorité de ceux qui souffrent. Il faut un long processus de discernement pour décider ce qu'il faut faire. Mais cela s'impose, avec une évidence indéniable, à toute personne droite. Cette expérience correspond à ce qu'Ignace de Loyola appelle : « le premier temps pour pouvoir faire un choix juste et sain » : la volonté de Dieu se révèle de manière immédiate et déroutante. « L'âme pieuse suit ce qui lui est montré sans douter ni pouvoir douter »<sup>10</sup>, dans le cas contraire, ce serait une désobéissance évidente. Pour citer les mots d'un philosophe moderne : « Regarde attentivement et tu le sauras »<sup>11</sup>.

C'est déjà beaucoup si nous obéissons pleinement dans ces situations qui nous interpellent de manière claire et évidente. Mais nous savons bien que très souvent la vie est beaucoup plus complexe et ambiguë. Tout d'abord parce qu'il n'est pas toujours évident de comprendre quelles sont vraiment les mesures qui soutiennent la vie de l'autre personne et, ensuite, parce que la plupart du temps les malfaiteurs ne sont pas des voleurs individuels, mais des personnes qui reçoivent leur force parce qu'elles font partie des « réseaux du mal », qu'il s'agisse du crime organisé, du trafic de drogue, du trafic d'êtres humains et d'organes, ou la politique néolibérale et l'avidité pour le pétrole et pour les « terres particulièrement riches ».

Par ailleurs, il nous vient à l'esprit une question difficile et inquiétante : comment peut-on traduire le message de la parabole du bon samaritain dans un monde globalisé ? Aujourd'hui, il ne s'agit pas d'une *personne* tombée dans les mains des malfaiteurs, mais d'une partie importante de l'humanité. Il faut ici un discernement sérieux et profond pour comprendre comment défendre la vie des victimes face à cette grande menace. Obéir « à l'autorité de ceux qui souffrent » demande, à ce sujet, toute notre connaissance et notre science, exige toute notre créativité et notre fantaisie pour créer de manière efficace, dans ce monde réel défigurés par le péché et par les structures du péché, des espaces où la vie peut reflourir.

Ce que Dietrich Bonhoeffer, le grand martyr de l'Eglise luthérienne allemande, a dit dans son contexte historique a encore une grande valeur : il ne suffit plus d' « assister les victimes qui ont abouti sous la roue », mais il nous faut « bloquer les rayons pour arrêter la roue »<sup>12</sup>. Dans cette dimension, la miséricorde et l'amour passionné se traduisent en stratégies bien conçues. Avec l'astuce de l'Evangile, en tant que congrégations religieuses, nous pouvons exploiter notre avantage d'être un des premiers « global player » dans l'histoire de l'homme et d'utiliser nos réseaux internationaux dans notre congrégation, en collaboration avec d'autres congrégations, et en tissant des relations avec tous

ceux qui luttent pour l'humanisation de la planète.

Le discernement, comme réponse « à l'autorité de ceux qui souffrent » – en réalisant de la sorte notre vœu d'obéissance – est un devoir permanent et exigeant. C'est un devoir qui exige le don de sa personne dans la partie la plus intime de son être et c'est un devoir qui exige un engagement communautaire constant et tenace. Fondamentalement, c'est un exercice de « contemplation », l'exercice de regarder et d'écouter avec attention et honnêteté, parce que l'« autorité des victimes », le « sacrement de la volonté de Dieu » nous parle. Il faut un cœur qui écoute patiemment pour comprendre ce que les victimes nous demandent concrètement dans toutes les situations.

Si nous prenons au sérieux ce concept d'obéissance à l'autorité de ceux qui souffrent, que peut bien signifier, alors, le rôle d'une supérieure dans une communauté religieuse ? Est-il superflu ? Certainement pas, mais il faut faire un gros effort pour repenser à sa fonction en partant des origines de la vie religieuse. Il n'y a aucun doute que les supérieures aussi sont sous « l'autorité de ceux qui souffrent » et qu'elles y sont consacrées. Mais justement pour cette raison, l'autorité des supérieures est plus nécessaire que jamais. Son devoir le plus noble est de veiller attentivement à ce que toute la communauté se soumette à l'unique représentation légitime de l'autorité de Dieu dans un processus continu. Son rôle est d'animer et de demander avec force le discernement, mais plus que tout elle doit faire en sorte que toute la communauté se mette en marche, en une marche « prompte et diligente »<sup>13</sup> : qu'elle s'approche physiquement des pauvres et des exclus et qu'elle partage leur vie et leurs peines, qu'elle apprenne leur langage et qu'elle recherche et profite de leur amitié. En harmonie avec eux. Nous devons reconnaître que cela nous donne un énorme espoir et nous ouvre une faille qui nous permet de continuer à progresser, le fait que le Pape François définisse son ministère exactement de cette manière, quand il dit : « L'Eglise est appelée à sortir d'elle-même et doit aller dans les périphéries, non seulement les périphéries géographiques mais aussi celles de l'existence : celles du mystère du péché, de la douleur, de l'injustice, celles de l'ignorance et de l'absence de foi, celles de la pensée, celles de toute forme de misère ».

Si nous nous soumettons réellement « à l'autorité de la souffrance », nous irons vers un renouvellement profondément évangélique de la vie religieuse, vers une vie authentique et féconde, selon les conseils évangéliques. Et nos frères et sœurs les plus vulnérables deviendront nos vrais maîtres et nos guides vers le mystère de Dieu.

- <sup>1</sup> Max Weber, *Economía y Sociedad. Esbozo de sociología comprensiva*, México 1944, p. 43.
- <sup>2</sup> *Constitutions de la Compagnie de Jésus*, N° 736.
- <sup>3</sup> Johann Baptist Metz, *Dios y tiempo. Nueva teología política*, Madrid 2002, p. 220s.
- <sup>4</sup> Cfr. Hannah Arendt, *Eichmann en Jerusalén. Un estudio sobre la banalidad del mal*, Barcelona 1999.
- <sup>5</sup> "en renonçant, par une sorte d'obéissance aveugle, à toute opinion et à tout jugement personnel contraire, et cela du moins dans tout ce qui est décidé par le Supérieur... Et chacun se persuadera que ceux qui vivent sous l'obéissance doivent se laisser mener et diriger par la divine Providence au moyen des Supérieurs, comme s'ils étaient un cadavre". *Constitutions de la Compagnie de Jésus*, N° 547.
- <sup>6</sup> *Constitutions de la Compagnie de Jésus*, N° 547 e 549.
- <sup>7</sup> Johann Baptist Metz / Elie Wiesel, *A pesar de todo*, Madrid 1996, p. 42.
- <sup>8</sup> Cfr. Johann Baptist Metz, *Dios y tiempo. Nueva teología política*, Madrid 2002, p. 228s.
- <sup>9</sup> Johann Baptist Metz, *Dios y tiempo. Nueva teología política*, Madrid 2002, p. 219.
- <sup>10</sup> Cfr. *Esercizi Spirituali*, N° 175.
- <sup>11</sup> Hans Jonas según Johann Baptist Metz, *Memoria passionis. Una evocación provocadora en una sociedad pluralista*, Santander 2007, p. 167.
- <sup>12</sup> Cfr. D. Bonhoeffer, *DBW 14*, p. 421.
- <sup>13</sup> *Ejercicios Espirituales*, N° 91.

# ORIENTATIONS POUR LA MISSION DE L'UISG 2013-2016

“AINSI DOIT-IL EN ÊTRE PARMI VOUS”

Comme religieuses appelées au service de l'autorité, nous désirons le vivre:

- \* Comme Jésus de Nazareth, le Serviteur souffrant (Is 42), qui a **lavé les pieds** de ses disciples, nous enseignant ainsi le vrai sens de l'autorité comme **service des autres**, qui nous a donné l'exemple d'un **amour qui se donne** jusqu'aux ultimes conséquences.
- \* Comme service de la vie, qui exige d'**écouter avec le cœur**, la réalité en nous-mêmes, dans la Congrégation, dans le monde et dans toute la création et de vivre dans un constant esprit de **discernement**, attentives à l'histoire et en communion avec l'Église.
- \* Pénétrant les **Écritures** pour comprendre le vrai service de l'autorité, encourageant une vie de prière et de contemplation profonde pour servir les autres avec les attitudes évangéliques de compassion, de tendresse, d'humilité, de générosité sans limite, de patience pleine d'espérance et de don total.
- \* Confessant l'ultime autorité de Dieu, gardant la “**chaise vide**”<sup>1</sup> dans nos vies comme signe de l'espace qui appartient à Dieu seul. Reconnaisant et acceptant la force de notre faiblesse, de notre fragilité et de notre vulnérabilité personnelles ainsi que le besoin de promouvoir des “**communautés adultes**”<sup>2</sup>.
- \* Construisant des relations interpersonnelles de qualité qui conduisent à la **communio**n fondée sur l'amour trinitaire par le moyen du respect mutuel, de la participation et du dialogue. Et **partageant le service de l'autorité** avec d'autres par la collaboration, la consultation et la solidarité, fortifiant ainsi la “**confiance en soi**”<sup>3</sup>.
- \* Comme “**chercheuses du bien**” dans les personnes et les événements, découvrant toujours les signes d'espérance, si petits soient-ils afin de les encourager, de les nourrir et de les célébrer.
- \* Comme un chemin libre d'abus de pouvoir mais ouvert à ce qui déclenche et fait jaillir l'énergie au service de l'Évangile: “**le pouvoir de l'encouragement, de l'influence, de l'hospitalité et de la résilience**”<sup>4</sup>.
- \* Comme “**compagnes de grâce**”<sup>5</sup>, leaders qui accompagnent la croissance, qui font jaillir une énergie nouvelle, qui ouvrent des horizons, qui offrent des défis et qui sont prêtes à oser avec courage comme les fondatrices/fondateurs de nos Congrégations, **actualisant** ainsi le **charisme** en cette **époque de nouveaux commencements**<sup>6</sup>.



- \* Optant avec passion pour **“l’autorité de ceux et celles qui souffrent”**<sup>7</sup>, avec la **“mystique des yeux ouverts”**<sup>8</sup>, écoutant leur douleur, les accompagnant dans leurs rêves et créant avec eux/elles des espaces où la vie puisse fleurir avec joie pour tous et pour toutes.
- \* **Vivant notre fécondité** de manière qui rend possible une vie et une direction nouvelles, qui développe les qualités personnelles pour la mission, qui **réponde au défi de l’interculturalité**<sup>9</sup> et prépare les futurs leaders.
- \* Créant des espaces pour la **solidarité globale** et le travail en réseau avec des femmes et des hommes, religieux/ses et laïcs/laïques, favorisant le partenariat égalitaire, unissant nos voix en faveur de la justice et de celles et de ceux qui souffrent.
- \* Comme Marie, la femme vaillante dans la foi, qui a su donner la vie, la **nourrir dans toutes les situations** et **l’abandonner au moment opportun**<sup>10</sup>, acceptant ainsi que le rêve de Dieu se réalise en notre temps.

<sup>1</sup> Marta Zechmeister, CJ. “L’autorité de ceux qui souffrent”. P. 4

<sup>2</sup> Charlotte Sumbamanu, STNJ de Kinshasa. “L’Exercice de l’Autorité dans une Communauté Adulte”. P. 4

<sup>3</sup> Mary John Mananzan, OSB. “Le Leadership religieux: Perspectives post-Vatican II”. P. 3

<sup>4</sup> Mary Pat Garvin, RSM. “Compagnie de Grâce: une Métaphore pour la Vie Religieuse aujourd’hui”. P. 7

<sup>5</sup> Cf. Garvin, RSM. P. 1

<sup>6</sup> Marian Ambrosio, IDP. “La Vie Religieuse au Brésil”

<sup>7</sup> Marta Zechmeister, CJ. “L’autorité de ceux qui souffrent”. P. 6

<sup>8</sup> Cf. Zechmeister. P. 6

<sup>9</sup> Pat Murray, IBVM. “ Leadership inter culturelle”

<sup>10</sup> Prof. Bruna Costacurta. “L’autorité dans la Bible.” P. 4

# DISCOURS DU PAPE FRANÇOIS

Salle Paul VI - Mercredi 8 mai 2013

Original en italien

Monsieur le Cardinal,  
vénéral et cher frère dans l'épiscopat,  
chères Sœurs !

**J**e suis heureux de vous rencontrer aujourd'hui et je désire saluer chacune de vous, en vous remerciant pour ce que vous faites afin que la vie consacrée soit toujours une lumière sur le chemin de l'Église. Chères sœurs, je remercie avant tout mon cher frère le cardinal João Braz de Aviz, pour les paroles qu'il m'a adressées; je me réjouis également de la présence du secrétaire de la Congrégation. Le thème de votre Congrès me semble particulièrement important pour le devoir qui vous a été confié: «Le service de l'autorité selon l'Évangile». À la lumière de cette expression, je voudrais vous proposer trois pensées simples, que je sou mets à votre approfondissement personnel et communautaire.

Jésus, au cours de la Cène, s'adresse aux apôtres à travers ces paroles: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais c'est moi qui vous ai choisis» (Jn 15,16), qui rappellent à tous, non seulement à nous prêtres, que la vocation est toujours une initiative de Dieu. C'est le Christ qui vous a appelées à le suivre dans la vie consacrée et cela signifie accomplir continuellement un «exode» de vous-mêmes pour *centrer votre existence sur le Christ et sur son Évangile*, sur la volonté de Dieu, en vous dépouillant de vos projets, pour pouvoir dire avec saint Paul: «Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi» (Ga 2,20). Cet «exode» de soi signifie se placer sur un chemin d'adoration et de service. Un exode qui nous conduit à un chemin d'adoration du Seigneur et de service à Lui dans nos frères et sœurs. Adorer et servir: deux attitudes qui ne peuvent pas être séparées, mais qui doivent toujours aller de pair. Adorer le Seigneur et servir les autres, en ne gardant rien pour soi: tel est le «dépouillement» de celui qui exerce l'autorité. Vivez et rappelez toujours le caractère central du Christ, l'identité évangélique de la vie consacrée. Aidez vos communautés à vivre l'«exode» de soi dans un chemin d'adoration et de service, avant tout à travers les trois axes de votre existence.

L'obéissance comme écoute de la volonté de Dieu, dans le mouvement intérieur de l'Esprit Saint authentifié par l'Église, en acceptant que l'obéissance passe également à travers les médiations humaines. Rappelez-vous que la relation entre autorité et obéissance se situe dans le contexte plus général du

mystère de l'Église et en constitue une réalisation particulière de la fonction médiatrice (cf. Congrégation pour les instituts de vie consacrée et les sociétés de vie apostolique, *Le service de l'autorité et l'obéissance*, 12).

La pauvreté comme dépassement de tout égoïsme dans la logique de l'Évangile qui enseigne à avoir confiance dans la Providence de Dieu. Pauvreté comme indication à toute l'Église que ce n'est pas nous qui construisons le Royaume de Dieu, ce ne sont pas les moyens humains qui le font croître, mais c'est avant tout la puissance, la grâce du Seigneur, qui œuvre à travers notre faiblesse. «*Ma grâce te suffit: car la puissance se déploie dans la faiblesse*», affirme l'apôtre des nations (2 Co 12,9). Une pauvreté qui enseigne la solidarité, le partage et la charité, et qui s'exprime également dans une sobriété et joie de l'essentiel, pour mettre en garde contre les idoles matérielles qui offusquent le sens authentique de la vie. Une pauvreté qui s'apprend avec les humbles, les pauvres, les malades et tous ceux qui se trouvent dans les périphéries existentielles de la vie. La pauvreté s'apprend en touchant la chair du Christ pauvre, dans les humbles, les pauvres, les malades, les enfants.

Puis la chasteté comme charisme précieux, qui étend la liberté du don à Dieu et aux autres, à travers la tendresse, la miséricorde, la proximité du Christ. La chasteté du Royaume des Cieux montre que l'affectivité a sa place dans la liberté mûrie et devient un signe du monde à venir pour faire resplendir toujours le primat de Dieu. Mais, s'il vous plaît, une chasteté «féconde», une chasteté qui engendre des fils spirituels dans l'Église. La personne consacrée est mère, elle doit être mère et non pas «vieille fille»! Pardonnez-moi de parler ainsi, mais cette maternité de la vie consacrée, cette fécondité est importante! Que cette joie de la fécondité spirituelle anime votre existence; soyez des mères comme figure de Marie Mère et de l'Église Mère. On ne peut comprendre Marie sans sa maternité, on ne peut comprendre l'Église sans sa maternité et vous êtes l'icône de Marie et de l'Église.

Un deuxième élément que je voudrais souligner dans l'exercice de l'autorité est *le service*: nous ne devons jamais oublier que le véritable pouvoir, à tout niveau, est le service, qui a son sommet lumineux sur la Croix. Benoît XVI, avec une grande sagesse, a rappelé plusieurs fois à l'Église que si pour l'homme, l'autorité est souvent synonyme de possession, de domination, de succès, pour Dieu, l'autorité est toujours synonyme de service, d'humilité, d'amour; cela veut dire entrer dans la logique de Jésus qui se penche pour laver les pieds des apôtres (cf. *Angelus*, 29 janvier 2012) et qui dit à ses disciples: «Vous savez que les chefs des nations dominant sur elles... Il n'en doit pas être ainsi parmi vous — La devise de votre assemblée est précisément «Il n'en doit pas être ainsi parmi vous» — et celui qui voudra être le premier d'entre vous, sera votre esclave» (Mt 20, 25-27). Pensons au tort que font au Peuple de Dieu les hommes et les femmes d'Église qui sont carriéristes, arrivistes, qui «utilisent» le peuple, l'Église, leurs

frères et sœurs — ceux qu'ils devraient servir —, comme un tremplin pour leurs propres intérêts et leurs ambitions personnelles. Mais ceux-là font un grand tort à l'Église.

Sachez toujours exercer l'autorité en accompagnant, en comprenant, en aidant, en aimant; en embrassant toutes et tous, en particulier les personnes qui se sentent seules, exclues, arides, les périphéries existentielles du cœur humain. Gardons le regard fixé sur la Croix: c'est là que se situe toute autorité dans l'Église, là où Celui qui est le Seigneur se fait serviteur jusqu'au don total de lui-même.

Enfin, l'*ecclesialité* comme l'une des dimensions constitutives de la vie consacrée, dimension qui doit être constamment reprise et approfondie dans la vie. Votre vocation est un charisme fondamental pour le chemin de l'Église, et il n'est pas possible qu'une personne consacrée, homme ou femme, ne «sente» pas avec l'Église. Une «manière de ressentir» avec l'Église qui nous a engendrés dans le baptême; une manière de ressentir» avec l'Église qui trouve son expression filiale dans la fidélité au Magistère, dans la communion avec les pasteurs et le Successeur de Pierre, Évêque de Rome, signe visible de l'unité. L'annonce et le témoignage de l'Évangile, pour tout chrétien, ne sont jamais un acte isolé. Cela est important, l'annonce et le témoignage de l'Évangile pour tout chrétien, ne sont jamais un acte isolé, ou de groupe, et tout évangéliste n'agit jamais, comme le rappelait bien Paul VI, «par une inspiration personnelle, mais en union avec la mission de l'Église et en son nom» (Exhort. ap. *Evangelii nuntiandi*, 60). Et Paul VI continuait: c'est une dichotomie absurde de penser vivre avec Jésus sans l'Église, de suivre Jésus en dehors de l'Église, d'aimer Jésus sans aimer l'Église» (cf. *ibid.*, 16). Sentez la responsabilité que vous avez de prendre soin de la formation de vos Instituts dans la saine doctrine de l'Église, dans l'amour de l'Église et dans l'esprit ecclésial.

En somme, le caractère central du Christ et de son Évangile, l'autorité comme service d'amour, «sentir» dans et avec l'Église Mère: voici trois indications que je désire vous laisser, auxquelles j'unis encore une fois ma gratitude pour votre activité qui n'est pas toujours facile. Que serait l'Église sans vous? Il lui manquerait la maternité, l'affection, la tendresse, l'intuition de mère!

Chères sœurs, soyez certaines que je vous suis avec affection. Je prie pour vous, mais vous, priez également pour moi. Saluez vos communautés de ma part, surtout les sœurs malades et les jeunes. J'exprime à toutes mon encouragement à suivre avec *parousie* et avec joie l'Évangile du Christ. Soyez joyeuses, parce qu'il est beau de suivre Jésus, il est beau de devenir une icône vivante de la Vierge, et de notre Sainte Mère l'Église hiérarchique. Merci.